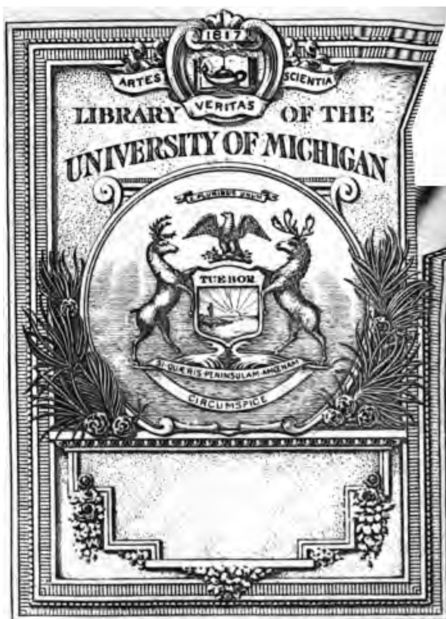
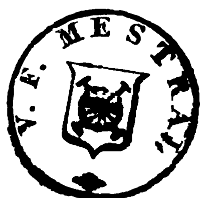
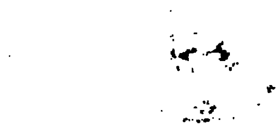

ARTES
LIBRARY
UNIVERSITY
TUEBOR






V. E. MESTRAT.



LES ENFANS
DU VIEUX CHATEAU.

OUVRAGE DU MÊME AUTEU

QUI SE TROUVE CHEZ LE MÊME LIBRAIRE

GASTON DE SÉMUR, 2 vol. in-1

Prix : 5 fr. et 6 fr.

LES ENFANS
DU VIEUX CHATEAU,

OUVRAGE DESTINÉ A L'INSTRUCTION

ET A L'AMUSEMENT DE LA JEUNESSE,

Par M.me Emilie MILLON-JOURNEL.

I.re ANNÉE.

TOME CINQUIÈME.

DEUXIÈME ÉDITION.

PARIS,

Chez M.me V.e RENARD, Libraire, rue Caumartin, N.o 12.

1823.



LES ENFANS

DU VIEUX CHÂTEAU.

Ma tante, ma tante, voici une superbe matinée ; ne commencerons-nous pas aujourd'hui à herboriser? dit Caroline.

Alphonse. Nous avons fait provision de papier gris, de papier blanc; nous avons déjà quelques petits cartons préparés, ainsi nous pouvons entamer nos cours.

M.me de Jonchère. Ils ne seront pas bien sérieux ; je ne veux même que vous amuser, augmenter votre intérêt pour mille objets qui vous entourent et dont vous n'appréciez pas encore les merveilles. Quand vous avez cueilli une *fleur*, par exemple, vous la regardez un

instant, vous en respirez le parfum et puis tout est dit. Je veux que vous prolongiez vos plaisirs en la détaillant, en observant la perfection, la délicatesse des diverses parties qui la composent.

Théophile. Maman, vous n'allez pas du côté du jardin. Il y a bien plus de roses épanouies dans le jardin que dans la campagne.

M.me de Jonchère. Oui, mon fils, mais ce sont des monstres.

Théophile. Comment, maman, des monstres, de belles roses à cent feuilles !

M.me de Jonchère. Elles sont aussi contraire aux lois de la nature qu'un homme qui naîtrait avec cent bras.

Caroline. Ah ! ma tante, elles sont bien plus belles, j'espère, que les roses de buissons.

M.me de Jonchère. L'art du jardinier et la science du botaniste sont bien opposés l'un à l'autre; lorsque celui-ci

prétend embellir ses fleurs, l'autre prétend qu'il les dénature. Mais rassure-toi, Caroline, je n'exclurai sûrement pas les fleurs doubles de mon jardin. Cultivons ces jolis monstres, et recueillons seulement les autres pour les mettre dans notre herbier.

Caroline. Tenez, ma tante, voici un lis sauvage; peut-il être bon à quelque chose ?

M.me de Jonchère. Parfaitement. Je vous dirai d'abord que les fleurs se divisent en *monopétales, polypétales et apétales.*

Caroline. Qu'est-ce que cela veut dire, ma tante ?

M.me de Jonchère. Le *pétale*, est ce que vous appelleriez improprement les feuilles de ce lis, ce que vous appelez souvent des feuilles de roses.

Alphonse. Ah ! cela doit s'appeler *pétale ?*

M.me de Jonchère. Oui, en terme de botanique, Mais je n'ai pas besoin de vous faire observer combien il y aurait d'affectation, de pédanterie à dire un pétale quand vous jouez avec des fleurs, surtout devant des étrangers; vous auriez l'air d'afficher votre petit savoir et il faut éviter avec soin ce ridicule.

Monopétale signifie à un seul pétale; polypétale à plusieurs pétales.

Caroline. Est-ce qu'il y a des fleurs qui n'ont qu'un pétale ?

M.me de Jonchère. Oui, sans doute. Les clochettes, par exemple; la fleur est toute ronde et d'une seule pièce. Apétale signifie qui n'a point de pétale.

Caroline. Ah! bien, ma tante, c'est encore pire, des fleurs sans pétales; comment cela est-il possible? Ce ne sont plus des fleurs.

M.me de Jonchère. Mais les fleurs ne sont-elles composées que de pétales?

c'est aux yeux de la nature leur portion la moins intéressante. Son but principal n'est pas tant l'ornement que la reproduction des plantes, et dès qu'une plante porte des graines, elle a donc porté des fleurs. Elles sont plus ou moins jolies, plus ou moins visibles, mais elles ont existé, cela est clair, car il a fallu qu'il existât un *pistil* pour mûrir cette graine. Le pistil est cette espèce de petit bouton rond ou triangulaire (suivant le genre de la plante) qui se trouve au centre de la *corolle* quand la fleur n'est pas apétale.

Caroline. Que veut dire corolle, ma tante ?

M.me de Jonchère. Par corolle on entend la couronne que forment les pétales. Otons les pétales de ce lis, vous voyez le pistil qui est composé de trois parties. D'abord la plus inférieure, qui contient le *germe de la* graine et s'appelle germe elle-

même. Il en sort un petit tuyau nommé *style*, et au bout du style une espèce de chapiteau nommé *stigmate*. Le pistil est entouré de petits *filets* plus minces que le style et surmontés d'un chapiteau qui s'appelle *anthère* et qui est tout couvert d'une poussière jaune nommée *pollen*; le tout ensemble s'appelle *étamine*. Ainsi, mes enfans, le pistil est composé ? . . .

Caroline. Du germe, du style et du stygmate.

M.me de Jonchère. Et les étamines ?

Alphonse. Des filets, des anthères et du pollen.

M.me de Jonchère. Fort bien; le tout s'attache au fond du *réceptacle*, à l'extrémité du *pédunculé*, qu'on nomme communément la queue de la fleur. En vieillissant, la corolle se fane et tombe, le germe grossit et change de figure. *Parvenu* à sa maturité, il est composé

d'une enveloppe ou sèche ou charnue, qui s'appelle *péricarpe*, et d'une graine, ou d'un pepin, ou d'un noyau, qui s'appelle fruit ou semence; ainsi c'est toujours la semence qui est le véritable fruit.

Alphonse. Comment donc, maman?

M.me de Joncère. Oui, dans une pêche, dans une pomme, le fruit n'est pas ce que tu manges; c'est le noyau, c'est le pépin qui mérite véritablement ce nom, et le reste n'est qu'un péricarpe charnu que tu trouves bon à manger.

Alphonse. Mais oui, j'ai cette faiblesse; le nom n'y fait rien.

Caroline. Mais cela fait à la science.

Alphonse. Oh! la science! que la voilà fière de savoir qu'elle mange un péricarpe!

M.me de Joncère. On en compte huit genres différens; la *coque*, qui est entre autres comme la tête d'un pavot;

la *capsule*, qui est ordinairement divisée en plusieurs loges ou cellules; la *gousse* ou *cosse*, comme dans les pois; la *silique*, dont je vous parlerai plus en détail dans la suite; la *pulpe à noyau*, comme la cerise ou la pêche; la *pulpe à pepin*, comme la poire, la pomme; la *baie*, où la semence est parsemée dans une chair spongieuse, comme dans la fraise, la groseille, le raisin; enfin, le péricarpe *écailleux*. Ils sont tous destinés par la nature à garantir la semence tant qu'elle est jeune; lorsqu'elle s'est durcie, qu'elle est venue à maturité et propre à produire une nouvelle plante, le péricarpe pourrit ou se dessèche, se fend, et laisse échapper ou le noyau ou la graine.

A l'entour de la fleur, et partant comme elle de l'extrémité du pédoncule, est le *calice*; il y a cependant des fleurs qui n'en ont point, comme ce



lis, par exemple ; cherchons quelque autre fleur, mes enfans.

Caroline. Ma tante, voici une rose de buissons.

Théophile. Et une jolie petite fleur dont je ne sais pas le nom.

M.me de Jonchère. N'importe, elle suffit pour vous faire voir ce que c'est qu'un calice *polyphylle*, c'est-à-dire composé de plusieurs petites feuilles. Le calice *monophylle* est celui d'un œillet, entre autres, qui ressemble à un canon de plume. Le calice *imbriqué* est celui des bleuets ou des reines-marguerites, dont les folioles sont disposées alternativement, comme des tuiles sur un toit; enfin cette rose vous présente un calice *gibbeux* ou charnu. C'est le plus extraordinaire, car au lieu d'envelopper la fleur, il se contente d'allonger quelques folioles pour l'accompagner.
Il est placé au-dessous de la corolle, il

renferme dans son sein le pistil et ne laisse apercevoir que les stigmates et les anthères. On dit, quand le calice est gibbeux, que la fleur est *supère*, parce que la corolle est placée au-dessus du germe ; dans toutes les autres espèces la fleur est *infère*, parce qu'en écartant les pétales on peut distinguer le germe. Les calices gibbeux deviennent eux-mêmes des péricarpes, comme vous le voyez dans les pommes, les poires et dans les cynorrhodons que vous appelez tout simplement gratte-culs. Les autres calices tombent quelquefois avant la maturité des graines et ne tiennent point lieu de péricarpe.

Caroline. Ma tante, je retiendrai fort bien tout cela, et je sens déjà que je m'amuserai beaucoup, en ramassant une fleur, à examiner le genre de son *calice*, de ses pétales et tout le reste.

M.me de Joncitère. Dans les fleurs



DE JONCHÈRE. Ceci est d'un grand
ge en effet. Mais, mes enfants,
nous trouverons une plante bien
rdinaire et que personne n'aura
vue, nous la conserverons au-
nt.

. Comment donc, ma tan-
?

DE JONCHÈRE. Oui, de manière
isser parfaitement sa forme na-
et ses belles couleurs. Pour cela
e la plante au milieu d'un bocal
apiteau, et on fixe sa tige bien
ment, avec de la cire, au piédes-
de sorte qu'elle se tienne debout
touche le verre par aucun endroit.
mplit le bocal par en haut, tout
ment, avec du sablon bien fin,
sec et bien propre, jusqu'à ce
lle y soit entièrement ensevelie. On
se tout cet appareil au soleil le plus
nt *pendant* quelques jours, et dans

de le culbuter tous les jours, ajouta-t-elle en soupirant.

M.me de Jonchère. Non, c'est ce risque qu'il faut éviter. Rien de plus facile. Que chacun de vous ait son travail séparément; et lorsqu'il s'agira de transférer les plantes dans le gros livre blanc, c'est-à-dire lorsqu'elles seront parfaitement séchées, on n'y mettra de part et d'autre que celles qui seront dignes d'y figurer. Si ces messieurs ont fait de mauvaise besogne, la collection ira un peu moins vite, voilà tout; mais ils n'auront porté aucun préjudice aux travaux de Caroline.

Caroline. Oh! ma tante, voilà qui est parfaitement bien arrangé.

Alphonse. C'est un jugement digne de Salomon.

Théophile. Vous ne vous bouderez *plus, du* moins; et moi, je pourrai faire *des mal*adresses tout à mon aise.

Mme. DE JONCHÈRE. Ceci est d'un grand avantage en effet. Mais, mes enfants, quand nous trouverons une plante bien extraordinaire et que personne n'aura jamais vue, nous la conserverons autrement.

CAROLINE. Comment donc, ma tante ?

Mme DE JONCHÈRE. Oui, de manière à lui laisser parfaitement sa forme naturelle et ses belles couleurs. Pour cela on place la plante au milieu d'un bocal sans chapiteau, et on fixe sa tige bien solidement, avec de la cire, au piédestal, de sorte qu'elle se tienne debout et ne touche le verre par aucun endroit. On remplit le bocal par en haut, tout doucement, avec du sablon bien fin, bien sec et bien propre, jusqu'à ce qu'elle y soit entièrement ensevelie. On expose tout cet appareil au soleil le plus ardent pendant quelques jours, et dans

les intervalles on a soin de ne l'enfermer que dans un lieu exempt de toute humidité. La chaleur du soleil fait suer la plante, et le sablon s'imbibe de la sève comme vos papiers gris vont s'en imbiber ; enfin on vide le bocal avec précaution, et on trouve la plante parfaitement desséchée, ornée de toutes ses grâces et pour ainsi dire de toute sa fraîcheur. On peut s'en servir comme d'une fleur artificielle, et vous concevez qu'elle est bien plus curieuse et bien plus rare.

Caroline. Oh ! sans doute. Mais, ma tante, pourquoi ne pas faire de même pour toutes nos fleurs ? Voyez, nous en avons là qui sont si belles ! elles en vaudraient bien la peine, je crois.

M.me de Jonchère. Non, il faudrait trop de bocaux pour en sécher autant à la fois ; et quand elles seraient sèches,

elles tiendraient trop de place ; mais nous pourrons faire un choix dans le cours de l'été et en composer un bouquet. J'ai dans mon salon une corbeille sous verre qui est remplie de vieilles roses artificielles, nous les remplacerons par des fleurs préparées de cette manière. C'est un cadeaux que vous m'aurez fait qui charmera mes yeux et me retracera mille idées agréables; j'y trouverai un gage de votre adresse, de votre goût pour les amusemens raisonnables et de vos attentions pour moi.

Les enfans du vieux Château se jetèrent au cou de Mme de Jonchère qui les embrassa l'un après l'autre; ensuite elle vint au secours de leur herbier, elle l'arrangea une seconde fois devant eux, elle le divisa en trois parts, dont elle en remit une à chacun des enfants pour en avoir soin désormais.

Quand tout le désordre fut réparé, elle leur rappela que l'heure des leçons était arrivée, et Théophile commença ainsi :

CHAPITRE XI.

Les personnages du cinquième siècle remarquables par leurs talens ou leur sagesse, ont été Eschyle, Athénien, qui fit à vingt ans sa première tragédie, et mérita le premier l'admiration du public. Le théâtre avant lui n'avait encore que des pièces peu dignes des gens de goût. Dans la suite, Sophocle l'emporta sur Eschyle, et celui-ci en conçut un si grand chagrin qu'il abandonna sa patrie et se retira auprès d'Hyéron, roi de Syracuse; il y mourut dans un âge avancé de la chûte d'une tortue qu'un aigle laissa, dit-on, tomber sur sa tête. Sophocle, plus jeune qu'Eschyle, était fils d'un forgeron d'Athènes, et dut son éducation aux bontés de Périclès; il mourut à qua-

tre-vingt-onze ans, de joie d'avoir remporté le prix aux jeux Olympiques. C'étaient des fêtes solennelles qui se célébraient tous les quatre ans dans la ville d'Olympie, et où l'on disputait des prix à la course, à la lutte, et dans la poésie. Euripide qui vécut dans le même tems, ne fut pas moins célèbre que les deux premiers. Les plaisanteries amères d'Aristophane, poète comique, le déterminèrent à quitter Athènes et à se retirer auprès d'Archélaüs, roi de Macédoine, où il périt, déchiré par des chiens dans la campagne. Aristophane tourna en ridicule, dans ses comédies, les personnages les plus respectables, entre autres le vertueux Socrate qui montra plus de sagesse qu'Euripide en ne paraissant jamais sans fâcher; Pindare et la belle Corinne, nés en Béotie, poètes lyriques, c'est-à-dire qui composaient des odes à la louange des dieux et des héros;



Démocrite, d'Abdère en Thrace, philosophe qu'on mettait en opposition avec Héraclite d'Ephèse, parce qu'il riait toujours des faiblesses des hommes, qui faisaient pleurer l'autre. Empedocle, poète et philosophe, à qui la ville d'Agrigente en Sicile, sa patrie, offrit la couronne et qui la refusa, mais qui lui donna des lois et un gouvernement à peu près semblable à celui établi par Solon à Athènes. Il périt englouti dans la bouche du mont Etna dont il avait été examiner de trop près les effets. Hérodote d'Halicarnasse et Thucydide, d'Athènes, fameux historiens. Aspasie de Milet que Périclès, épousa en secret, et dont l'esprit et la beauté furent plus célèbres que sa sagesse. Anaxagore, instituteur de Périclès, qui ouvrit le premier une école publique à Athènes; il fut accusé d'impiété, à l'époque où les ennemis de Périclès prirent de l'influence; il prévint le



jugement en prenant la fuite. Ictinus et Callicrate, architectes, auxquels Périclès fit bâtir le Parthenon, temple dédié à Minerve-Parthenie, et l'un des plus beaux édifices de la ville d'Athènes. Phidias, statuaire qui fit la statue de cette déesse pour la placer dans le Parthenon; il la construisit en or et en ivoire; elle était colossale, et la quantité d'or est estimée valoir trois millions de notre monnaie. Phidias fut accusé d'en avoir gardé une partie pour lui; comme il redoutait cette accusation, il avait travaillé de manière à ce que tout ce qui était fait en or dans la statue, pût s'enlever sans la gâter. On pesa l'or et on en trouva le compte parfaitement juste; néanmoins, par haine pour Périclès qui le protégeait, on le retint en prison où il mourut de chagrin. Méton, astronome, qui rectifia le calendrier d'Athènes. Timon, surnommé le misanthrope, c'est-à-dire l'en-



nemi des hommes, espèce de philosophe qui disait beaucoup d'injures et quelquefois des vérités utiles. Polignote, peintre, dont les plus beaux tableaux ornaient le temple de Delphes; il avait tiré ses sujets de l'Iliade et de l'Odyssée. Hippocrate de l'Ile de Cos, le plus célèbre des anciens médecins. Lors de la peste qui ravagea l'Attique, une maladie à peu près semblable se déclara dans la Perse, et Artaxerce Mnémon lui fit offrir des richesses et des dignités pour l'attirer à sa cour; mais il refusa tout pour consacrer ses soins et ses lumières aux Grecs, ses compatriotes. Enfin Socrate, qui fit sa principale étude de la vertu, il était né avec de grands défauts, et sa figure en avait même conservé une expression désagréable, mais il avait tellement travaillé sur son caractère qu'il était de-

venu le meilleur et le plus sage des hommes. Les trente tyrans le respectèrent, quoiqu'il parlât souvent avec force contre leurs cruautés, mais il avait pour ennemis implacables Anitus et Mélitus, jaloux de son crédit et de son mérite. Ils profitèrent du moment où ils étaient en place pour l'accuser d'impiété; il était effectivement impossible qu'un homme éclairé adoptât de bonne foi les erreurs du paganisme. Socrate refusa de prendre la fuite comme ses disciples l'y engageaient, et il fut condamné à boire la ciguë. C'était un poison dont on se servait pour faire mourir moins douloureusement quelques coupables parce que son effet était seulement d'engourdir et de refroidir le sang au point de causer la mort. Socrate mourut en recommandant à ses disciples l'exercice des vertus qu'il leur avait enseignées, et en leur rappelant, pour les consoler, que notre âme

est immortelle. Le remords accabla bientôt ses juges, et on lui éleva des statues.

Théophile. Maman, les Athéniens ne pensaient pas comme les Spartiates, à ce qu'il me paraît; ils aimaient beaucoup le spectacle et les beaux bâtimens.

M.me de Jonchère. Oui; ils étaient aussi passionnés pour les beaux-arts, que les autres montraient pour eux d'aversion. Les Lacédémoniens n'admettaient qu'une musique simple et sauvage, et un célèbre musicien qui avait ajouté plusieurs cordes à sa lyre et inventé une nouvelle méthode, ayant été se faire entendre à Sparte, fut condamné à voir couper deux des cordes de cet instrument. Ils n'aimaient pas davantage la littérature, faisaient profession de parler peu, seulement quand cela était indispensable, et s'expliquaient avec le moins de mots possible; d'où cette expression, parler

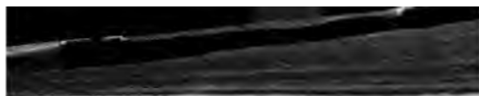
laconiquement, a passé jusqu'à nous. Tu sais bien que Sparte était située dans une province du Péloponèse appelée la Laconie. Les Athéniens, au contraire, poussaient jusqu'à la frivolité et jusqu'à l'extravagance le goût des arts et des fêtes. Les autres Grecs les imitaient tant qu'ils pouvaient, mais Athènes rassemblait les plus grands chefs-d'œuvre. Elle attirait les artistes, les philosophes les plus distingués, et elle a été surnommée la patrie des arts et de l'éloquence. L'architecture était fort élégante dans la Grèce; les maisons même des particuliers étaient embellies de colonnes de portiques, d'autels élévés aux dieux pénates.

THÉOPHILE. Qu'est-ce que c'était que les dieux pénates?

M.me DE JONCHÈRE. On appelait dieux pénates, ou dieux lares, les dieux domestiques qui présidaient particulière-

ment au bonheur d'une famille : on les choisissait à son gré, et on leur rendait un culte assidu dans l'intérieur de la maison. On plaçait leurs petites statues auprès de la porte, du lit, ou du foyer, pour se mettre plus directement sous leur protection; c'est pourquoi l'on disait alors en style figuré, aller rejoindre ses pénates, quitter ses pénates, emporter ses pénates, au lieu de dire retourner à sa maison, quitter sa maison ou transporter ailleurs son domicile. Les dieux tutélaires étaient ceux que l'on adorait particulièrement dans une ville; comme Esculape à Epidaure, Cérès à Eleusis, Apollon à Delphes, et ainsi des autres. Les dieux pénates étaient si multipliés qu'il y en avait même pour les gonds des portes; leur emploi était de les empêcher de se rouiller.

Les appartemens des femmes étaient séparés de ceux des hommes, et s'appe-



laient gynécées. Elles y recevaient les visites des étrangers, mais seulement en présence de leurs pères ou de leurs maris. Quand elles sortaient, elles se couvraient le visage d'un voile, et elles se faisaient accompagner de plusieurs esclaves; elles ne pouvaient aller à pied que le matin, et le soir en litière, avec des flambeaux. Pour les courses dans la campagne, on se servait de chars. Les hommes, étaient vêtus d'une tunique courte, serrée par une écharpe, et d'un manteau de laine dont la forme était celle d'un long schall qui se drapait à volonté, et se rejetait ordinairement en arrière sur l'épaule gauche, après s'être croisé sur la poitrine. Leur chaussure était composée de semelles de cuir, attachées autour de la jambe, avec des cordons croisés fermés par une agrafe brillante, et la plus magnifique de ces espèces de chaussures s'appelait cothurne. Les cheveux des



hommes étaient courts et frisés; ceux des femmes tressés et arrangés avec grâce autour de la tête. Elles portaient une tunique plus longue que les hommes, et par dessus, une robe courte, échancrée, dont la forme variait à volonté. Les manteaux étaient semblables à ceux des hommes. Les gens du peuple et les gens pauvres s'habillaient d'étoffes de laine blanche, parce qu'elles pouvaient se laver; les personnes riches, d'étoffes de toutes couleurs. Les tuniques des femmes élégantes étaient en mousseline brodée d'or et de soie. A Sparte, les filles étaient dispensées de porter un voile, et leur habillement ne consistait qu'en une tunique fendue des deux côtés, qui les laissait presque nues. Elles se vêtissaient plus décemment lorsqu'elles étaient mariées; mais les femmes, les hommes et les rois eux-mêmes n'étaient habillés que de laine grossière.

La plupart des Spartiates ne savaient ni lire ni écrire, mais à Athènes on s'occupait beaucoup et de très-bonne heure de l'éducation des enfans. Il y avait des écoles publiques où on leur apprenait à bien prononcer, à s'énoncer facilement et avec grâce. Démosthènes, dont Théophile nous parlera dans la suite et qui fut un des plus grands orateurs d'Athènes, mettait des cailloux dans sa bouche pour s'accoutumer à surmonter tout ce qui pouvait embarrasser son organe. Les philosophes achevaient d'instruire et de diriger la jeunesse. Les Athéniens ne dînaient point en public comme les Spartiates; avant le repas ils se couronnaient de fleurs, ils se couchaient sur des lits de repos, et mangeaient appuyés sur le coude gauche.

Caroline. Ma tante, j'étoufferais, j'en suis sûre, si je mangeais dans cette posture.

M.me de Jonchère. Elle ne me paraît pas non plus fort commode.

Théophile. Maman, le Parthénon était donc le plus bel édifice d'Athènes.

M.me de Jonchère. Oui, mais il y en avait encore beaucoup d'autres dignes d'admiration. On voyait de tous côtés des bâtimens et des jardins publics, entre autres les gymnases, dont les portiques servaient de rendez-vous aux habitans d'Athènes, pour disserter, pour traiter de leurs affaires et écouter les philosophes, qui se tenaient dans ces différens lieux pour enseigner leurs disciples. Dans les gymnases, les jeunes gens s'exerçaient à la lutte et à la course; il y avait pour ce dernier objet une longue allée nommée le Stade. Les gymnases les plus fréquentés étaient le *Cynosarge* et le Lycée. On remarquait

encore à Athènes la salle de musique ou l'Odéon, que Périclès avait fait bâtir des dépouilles de Xercès, et à laquelle il avait fait donner la forme de la tente de ce prince; ensuite le Théâtre, qui pouvait contenir trente mille personnes.

Théophile. Oh! trente mille personnes! mais c'était immense.

M.me de Jonchère. Aussi n'était-il pas couvert. Les spectateurs étaient exposés aux intempéries de l'air, et le spectacle en était quelquefois interrompu. Il en résultait encore d'autres inconvéniens : on ne pouvait jouer qu'en plein jour, il y avait peu d'illusion pour les décorations, et les acteurs n'avaient jamais la voix assez forte pour se faire entendre en plein air à un si grand nombre de personnes. Leurs traits, leurs physionomies, ne ressortaient pas non plus à une si grande distance, et

ils avaient imaginé de porter des masques assortis aux caractères de leurs rôles, et dans l'intérieur de ces masques des conques d'airain qui leur servaient comme de porte-voix. Ils mettaient aussi des semelles épaisses à leurs cothurnes pour paraître un peu plus grands; les rôles de femmes étaient remplis par de jeunes acteurs sans masques, ce qui suffisait pour leur donner l'air efféminé.

Alphonse. Je ne puis m'accoutumer à cette mascarade. Un héros qui se désole, qui pleure, et dont la figure reste toujours la même.

M.me de Jonchère. Nous avons bien perfectionné l'art du théâtre, et nous avons supprimé les chœurs adoptés par les anciens.

Théophile. Qu'est-ce que c'était que les chœurs?

M.me de Jonchère. C'étaient des personnages représentant le peuple ou la



cour, qui, dans les entr'actes, faisaient en chantant leurs réflexions sur les événemens de la pièce. Ce mélange de chant et de déclamation contribuait encore à diminuer l'illusion. Il est vrai que la déclamation des Grecs était un peu chantante elle-même ; on la notait, et on donnait le ton aux acteurs avec une flûte. A présent, on se rapproche davantage de la nature ; et en parlant, en déclamant, c'est un très-grand défaut d'employer des tons assez disparates pour que cela ressemble à une phrase de musique, soit grave, soit comique.

Alphonse. Cependant, maman, vous blâmiez Rosalie de ce qu'elle parlait toujours du même ton.

Mme de Jonchère. Oui, parce que ce ton est plaintif et ses paroles traînantes. Mais un son de voix doux, un accent bien simple et bien pur, un débit ni trop lent ni trop rapide, ne ressemblent ni à

une ariette, ni à une complainte : voilà ce qu'il faut tâcher d'acquérir.

Vous savez que les Grecs brûlaient leurs morts. Les corps étaient enveloppés dans de riches linceuls brodés ; on recueillait ensuite les cendres dans une urne qu'on déposait dans un monument plus ou moins décoré.

Théophile. Maman, comment s'appelaient les monnaies des Grecs?

M. de Jonchère. Ils avaient des oboles, menue monnaie qui vaudrait aujourd'hui trois sous. Les drachmes d'argent valaient le double de celles de Perse, c'est-à-dire à peu près vingt sous. Une mine valait cent drachmes, ce qui ferait chez nous quatre-vingt-dix francs, et un talent valait soixante mines, ou six mille drachmes, c'est-à-dire cinq mille quatre cents de nos francs ; ensuite on comptait un, deux, trois talens, etc., pour faire les plus fortes sommes. Ils

:suraient les distances par stades, et
stade avait environ cent de nos toi-
; en sorte que, pour faire une lieue
linaire, il faudrait vingt-cinq stades.

M.me de Jonchère ayant été priée de chercher la matière d'un nouveau conte dans quelques volumes qui lui furent apportés de la vieille bibliothèque, elle y consentit. Alphonse et Théophile apportèrent leurs papiers, leurs ciseaux, et une grande écuelle remplie de colle pour travailler à leurs cartons. M.me de Jonchère et sa nièce finissaient en ce moment un fichu qu'elles brodaient pour la fête d'une grand'mère qu'on chérissait, qu'on révérait, et dont on essayait ainsi d'adoucir l'absence; mais l'application donnée à cet intéressant ouvrage n'empêcha pas M.me de Jonchère de commencer son récit.

LA PRINCESSE GUERRIÈRE.

Le sultan de Casgar ayant eu un différend avec celui de Samarcande au sujet d'une petite province située sur leurs



frontières, il s'ensuivit une guerre sanglante dans laquelle ce dernier perdit la victoire et la vie. Il ne laissait qu'une fille au berceau, qui fut sur-le-champ déclarée souveraine; et la sultane Alma, sa mère, fut nommée régente. Celle-ci fut obligée de souscrire, pour le moment, aux conditions que le sultan de Casgar lui imposa, mais elle en conserva dans son cœur un ressentiment implacable; elle le regardait comme le meurtrier de son mari, et ce titre justifiait à ses yeux la haine violente qu'elle lui portait, et déclara dès lors qu'elle réservait la main de Zelmoure, sa fille, et le trône de Samarcande au héros qui la vengerait un jour du sultan de Casgar; elle éleva la princesse conformément à ces idées sanguinaires. Désolée de n'avoir pas un fils qui pût embrasser sa vengeance, elle donna du maîtres à Zelmour

l'éducation et les principes qu'elle aurait donnés à son fils. Zelmoure apprit à monter à cheval, à faire des armes, à lancer des javelots ; elle méprisa bientôt les autres femmes et leurs occupations sédentaires : elle avait si grand'-peur d'être confondue avec les autres personnes de son sexe, qu'elle en perdit insensiblement les grâces et le maintien.

De son côté, le sultan de Casgar n'avait qu'un fils, appelé Zem Alzaman ; un peu plus âgé que Zelmoure, il était aussi doux, aussi sensible qu'elle était altière. Il eut, bien jeune encore, occasion de déployer sa valeur contre quelque ennemi de son père. La générosité avec laquelle il traita les prisonniers, la modération qu'il mit dans son triomphe, la modestie avec laquelle il reçut les éloges de toute la cour et ceux même du sultan, firent encore plus de bruit



que ses exploits. Sa renommée fut portée jusqu'à Samarcande, où elle excita le dépit et le chagrin le plus violent, la sultane et sa fille confondirent désormais le fils et le père dans leur aversion.

Zelmoure, parvenue à l'âge de dix-huit ans, croyait toucher au moment de déclarer la guerre au sultan de Casgar, lorsque le sultan de Bokora la força de suspendre encore sa vengeance. Il entra à main armée sur ses terres; le grand visir partit précipitamment pour s'opposer à ses progrès, et Zelmoure partit avec lui. Le grand visir avait épousé une sœur du défunt sultan, elle était tante de la princesse, et elle suivit son mari à l'armée, afin que Zelmoure pût y paraître plus décemment; elle emmena Dina sa fille, du même âge que Zelmoure. Dina aimait beaucoup sa cousine, et cependant elle n'aurait pas voulu lui *ressembler*, mais elle imaginait que ses

manières et sa conduite étaient un mal nécessaire, produit par la situation où l'avait laissée la mort de son père ; elle bénissait la providence de n'avoir point d'état à défendre, de vengeance à exercer. Les jours de marches et de combats, Zelmoure, habillée en homme, ne quittait point les côtés du visir ; le reste du tems elle demeurait auprès de sa tante où elle s'ennuyait beaucoup. Ce fut une chose merveilleuse pour toute l'Asie qu'une princesse vivant au milieu des soldats, partageant leurs fatigues et leurs dangers. Zem Alzaman en fut instruit, ainsi que des sentimens de haine que cette princesse lui portait sans le connaître. Il éprouva une vive curiosité de voir une personne si singulière ; il en parla au sultan, son père. — J'ai toujours regretté, lui dit ce monarque, la catastrophe qui a privé le sultan de Samarcande de la vie, et j'avais projeté, ne

lui voyant qu'une fille pour héritière, de cimenter la paix par un mariage entre elle et vous. Je le fis proposer à la sultane, mais elle a préféré une paix honteuse, elle a mieux aimé me rendre le territoire qui faisait l'objet de nos débats, que d'accepter la main de mon fils unique; je m'attends tous les jours à la rupture dont elle me menace depuis si long-tems. Dieu et son prophète me sont témoins que ce ne sera pas ma faute si le sang innocent coule encore pour cette querelle.

Caroline. Ma tante, il était bonhomme, ce sultan.

Alphonse. Oh! c'est le meilleur sultan du monde.

Caroline. Et son fils était bien aimable?

M.me de Jonchère. Oui, très-aimable. Les troupes de Samarcande ayant livré un grand combat, l'aile droite, où se

trouvaient Zelmoure et le visir, enfonça les troupes de Bokora. Zelmoure, emportée à la poursuite des fuyards, s'éloigna de son oncle et s'aperçut enfin qu'elle était au milieu des champs, seule avec un vieil écuyer qui ne la perdait jamais de vue. Ni l'un ni l'autre ne connaissait le pays ; on n'entendait plus ni les cris, ni les trompettes des combattans. Zelmoure était bien jeune, Boruc était bien vieux; ils n'avaient guères de jugement à eux deux, et Zelmoure étant fatiguée pensa que ce qu'elle avait de mieux à faire pour le moment était de se reposer, qu'on s'occuperait ensuite des inquiétudes du visir et des moyens de retrouver la route. En conséquence, Zelmoure voyant au fond d'un vallon une cabane isolée, mais fort agréable au dehors, s'y rendit, frappa doucement d'abord, puis plus fort, et voyant qu'on ne lui répondait

pas elle finit par enfoncer la porte. — Mon Dieu, mon fils, dit un pauvre santon qui, courbé par l'âge, accourait du fond de son enclos, mais qui n'accourait pas vîte, vous êtes bien pressé apparemment? — Oui, répondit Zelmoure en se jetant sur un rouleau de nattes, et charmée au fond du cœur d'être prise pour un jeune homme, oui, je suis las, j'ai soif.

Théophile. Maman, qu'est-ce que c'est qu'un santon?

M.me de Jonchère. C'est un ermite musulman. Il fut chercher un verre d'eau claire, et des cédrats cueillis aux environs de sa demeure; il en exprima le jus dans le verre, et y joignit un peu du miel de ses abeilles.

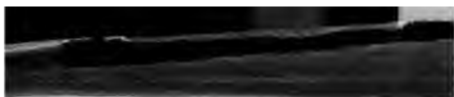
Caroline. En vérité, ma tante, il était bien bon, car Zelmoure était bien malhonnête.

M.me de Jonchère. Il est certain que

ce verre de limonade fut donné de meilleure grâce qu'il n'avait été demandé. — Tenez, mon fils, dit le santon, ce breuvage va calmer vos sens. Hélas! vous venez de la bataille; que je vous plains! combien l'aspect du carnage a dû toucher votre jeune cœur! qu'il doit vous en coûter pour verser le sang de vos semblables! Ici je prie Dieu du matin au soir pour le bonheur de tous les fidèles, et je ne suis obligé de faire de mal à personne. Zelmoure sourit de la simplicité du vieillard; elle examinait ses cheveux blancs, sa longue barbe, elle voulut s'amuser à ses dépens, elle ôta son turban tout à coup, et sa belle chevelure retomba sur son front et sur ses épaules. Le santon, malgré son grand âge, parut ébloui de sa beauté. Comme les orientaux portent les cheveux coupés sous leurs turbans, ceux de Zelmoure la lui firent reconnaître pour

nton. — Non, répo
uis la princesse de
ssez-moi et priez dé
ccès de mes arme
nce. — La venge
réplica le pieux
s de force qu'on
sa part. Princesse
utez-moi; la sagess
quefois descendre
nspirer ma vieill
t votre fierté vous
alheureuse; vous a

ce verre de limonade fut donné de meilleure grâce qu'il n'avait été demandé. — Tenez, mon fils, dit le santon, ce breuvage va calmer vos sens. Hélas! vous venez de la bataille ; que je vous plains ! combien l'aspect du carnage a dû toucher votre jeune cœur ! qu'il doit vous en coûter pour verser le sang de vos semblables ! Ici je prie Dieu du matin au soir pour le bonheur de tous les fidèles, et je ne suis obligé de faire de mal à personne. Zelmoure sourit de la simplicité du vieillard; elle examinait ses cheveux blancs, sa longue barbe, elle voulut s'amuser à ses dépens, elle ôta son turban tout à coup, et sa belle chevelure retomba sur son front et sur ses épaules. Le santon, malgré son grand âge, parut ébloui de sa beauté. Comme les orientaux portent les cheveux coupés sous leurs turbans, ceux de Zelmoure la lui firent reconnaître pour



une femme.—Est-ce une vision céleste? s'écria le bon santon. — Non, répondit Zelmoure, je suis la princesse de Samarcande; bénissez-moi et priez désormais pour le succès de mes armes et de ma vengeance. — La vengeance me fait horreur, répliqua le pieux solitaire avec plus de force qu'on n'en aurait attendu de sa part. Princesse de Samarcande, écoutez-moi; la sagesse divine daigne quelquefois descendre dans ma solitude et inspirer ma vieillesse. Votre violence et votre fierté vous rendront un jour malheureuse; vous attachez votre gloire à des talens qui devraient vous être étrangers, et vous méprisez ceux qui devaient faire votre ornement. Rien n'est bien s'il n'est dans l'ordre de la nature; il est des vertus pour les deux sexes, comme pour tous les états; les talens guerriers ne vous conviennent pas mieux qu'il ne con-



viendrait à votre esclave de jouer le rôle d'une princesse. Le ciel vous imposa la tâche d'être femme, il vous punira tôt ou tard de n'avoir pas voulu l'être. Zelmoure, un peu surprise, regarda fixement le santon. — Souvenez-vous de ma prédiction, continua-t-il sans s'émouvoir, et lorsque vous aurez besoin de consolation, rappelez-vous de la cabane du vieux santon. En achevant ces mots, il passa sous la portière et disparut.

Théophile. Comment, maman, sous la portière!

M.me de Jonchère. Oui, dans ces pays-là on ne met pas de battans à toutes les portes, mais seulement des rideaux qu'on relève souvent pour laisser circuler l'air, et ces rideaux s'appellent des portières. Zelmoure, un peu frappée des paroles de l'ermite et du ton avec lequel *il les* avait prononcées, resta quelque



tems immobile et pensive; ensuite elle parcourut la cabane et le jardin, mais elle ne retrouva plus le solitaire. Elle était si fatiguée et elle avait tant d'envie de le revoir, qu'elle passa encore quelques heures à l'attendre dans cet asyle; enfin, voyant que la nuit approchait, elle remonta à cheval, et, avec le vieux Boruc, elle fit si bien qu'ils retrouvèrent le chemin du camp. On y était fort alarmé de son absence, mais une fois qu'on fut rassuré sur son compte, et tandis qu'elle se déshabillait, elle entendit prononcer autour de sa tente et de tous les côtés le nom d'Edris. Elle demanda ce que cela voulait dire. Ses femmes lui répondirent que, depuis le retour des soldats, il ne cessaient de faire retentir ce nom avec acclamations, mais qu'elles n'en savaient pas davantage. Zelmoure, très-impatiente de s'éclaircir de ce que c'était qu'Edris et de ce qu'il avait fait, passa



promptement chez les princesses.—
rivez donc, lui dit sa tante, que l'on
parle d'Edris ; et elle lui apprit qu
fin de la bataille, tandis que l'aile d
était triomphante, la gauche avait
mise en déroute ; que le visir y
couru, mais que ses efforts aur
été vains si tout à coup un jeune é
ger ne fut tombé comme la foudı
milieu des ennemis. Ses coups,
tiennent du prodige, ses cris, soı
magnanime excitent l'attention des
dats, raniment leur courage ; il
rallient sous les ordres du jeune ét
ger, et bientôt les troupes de Boko
dispersent comme une volée d'ois
timides. Dina prit ensuite la parc
raconta que le visir avait ramené le
ne homme au camp, mais que, p
de déclarer son nom et sa naissanc
avait refusé de se faire connaîtr
qu'il avait dit seulement qu'il se fa

appeler Edris dans ses voyages. Le visir qui attendait que la princesse eut repris ses habits de femme pour lui présenter le héros de cette journée, parut bientôt avec lui. Zelmoure s'imaginait voir un guerrier terrible et menaçant; elle fut confondue de la douceur, des grâces, de ses manières et de son maintien. Il parla, ce fut avec sensibilité, avec enjouement. Il n'avait demandé, en entrant, qu'un moment d'audience, et toute la soirée se passa sans qu'on s'en aperçût. La seule impression désagréable que la princesse éprouva dans cette soirée, ce fut de voir que le jeune étranger s'occupait beaucoup de Dina et causait avec elle de plusieurs sujets auxquels elle ne pouvait prendre part, faute de les entendre il était question de beaux arts et de littérature que Zelmoure avait toujours considérés comme trop au-dessous d'elle pour s'y intéres-

ser. Le visir observa enfin que la princesse devait être fatiguée. — En effet, dit Edris, l'exercice que la princesse a fait est si peu d'accord avec les forces d'une femme qu'elle doit en souffrir beaucoup, et il se retira en s'excusant de l'indiscrétion qu'il avait commise d'être demeuré si long-tems. Zelmoure trouva intérieurement très-mauvais qu'on s'occupât de son repos plus qu'elle ne s'en occupait elle-même, et elle rêva toute la nuit au jeune étranger, à ce qu'il pouvait être et au service qu'il lui avait rendu. Le lendemain matin elle se rendit à la revue dans l'espoir de l'y rencontrer. Il y était en effet, s'approcha d'elle et ne la quitta pas. Il lui dit que si elle ne s'exposait pas ainsi au soleil elle aurait sans doute le plus beau teint du monde.—Je parie, ajouta-t-il, que, sans le hâle et la fatigue, vous seriez plus blanche et plus fraîche encore que la

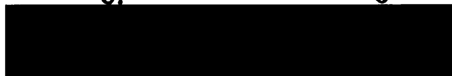


princesse Dina. Zelmoure trouva ce compliment assez mal tourné.

CAROLINE. Mais en effet, pour un homme aussi spirituel, aussi aimable que vous nous l'avez dépeint, je ne trouve pas cette remarque fort obligeante.

M.me DE JONCHÈRE. Je sais, reprit Edris, que vous êtes si loin des faiblesses de votre sexe, que c'est sûrement vous faire ma cour que de vous dire que vous n'avez presque plus le genre de figure et de beauté qui le caractérise. Zelmoure trouva qu'Edris était fort impertinent.

Un moment après il lui demanda la permission de l'accompagner aux tentes des blessés. Zelmoure ne pensait pas du tout à aller les voir ; elle n'y avait jamais été, mais elle se garda bien d'en faire l'aveu. Elle répondit à Edris qu'elle le lui permettait, et ils s'y acheminèrent



ensemble. Quand elle le vit s'approcher des malades, les questionner, les consoler, des larmes vinrent baigner ses paupières; c'était la première fois de sa vie qu'elle se sentait attendrie. Elle s'approcha des malades à son tour, elle voulut leur rendre quelques services, et en se retournant elle s'aperçut qu'Edris l'examinait. Elle rougit. — Oh! lui dit-il, d'autres vous ont vu aux combats, moi je vous vois auprès des malheureux, je suis satisfait de mon partage. Zelmoure ne répondit point, elle trouvait que ce jeune étranger s'exprimait avec une confiance, une liberté qu'elle ne concevait pas. A son retour elle courut devant son miroir; elle s'aperçut qu'en effet son teint hâlé et son air mâle n'étaient point d'accord avec le costume féminin. Elle se rendit chez sa tante, et dans l'après-dîné Edris fut annoncé.

Il faut que je vous fasse remarquer, mes enfans, que dans le conte de Zelmoure les usages de l'Asie ne sont pas du tout observés. Les hommes, dans cette partie du monde, ne vivent point ainsi en société avec les femmes, et la scène serait beaucoup mieux placée dans quelque royaume de l'Europe.

Caroline. Aussi j'en étais fort étonnée, car dans les contes précédens, dans celui du visir triste, entre autres, vous nous aviez peint les femmes comme vivant bien retirées et toujours couvertes d'un voile.

M.me de Jonchère. Sans doute. Je me conformais à la vérité, mais dans le conte de Zelmoure, c'est tout différent. Amusez-vous donc des évènemens qu'il contient, mais ne le considérez point comme une image fidèle des mœurs orientales.

Lorsqu'Edris arriva, les dames

étaient à leurs métiers. Zelmoure, qui ne savait rien faire, était assise tout de travers sur un sopha. Elle tâcha de se redresser quand il entra, mais elle n'avait jamais su se bien tenir qu'à cheval. Edris salua la princesse, puis il s'aprocha de Dina, admira les fleurs qu'elle brodait et en parla en homme de goût. Il pria l'épouse du visir de lui broder une écharpe et elle y consentit. Après son départ, Zelmoure témoigna à sa tante combien elle était surprise de la facilité avec laquelle elle avait accordé cette faveur. Celle-ci lui répondit que le visir lui avait ordonné de ne rien négliger pour attacher Edris aux intérêts de la sultane ; qu'il était sûr que c'était un prince déguisé, dont la valeur et les talens seraient un jour très-utiles contre le sultan de Casgar. Zelmoure ne répliqua point, mais, dès le soir même, elle prit une de ses esclaves

en particulier et se fit montrer à broder. Elle eut un peu de peine à tenir son aiguille; elle embrouillait la soie, elle suivait fort peu le dessin, cependant elle y mit tant de zèle que son ouvrage, tant bien que mal, fût terminé avant celui de sa tante. Le jour même elle parut au cercle avec l'écharpe qu'elle avait brodée. Elle était si brillante (car elle l'avait enrichie de pierreries) qu'Edris lui-même lui en fit compliment. — C'est mon ouvrage, répondit-elle. Edris, il vous est destiné. Recevez cette écharpe de ma main, et qu'elle suspende votre épée le jour où vous marcherez avec moi contre le sultan de Casgar. Edris parut interdit. — Oui, madame, répondit-il enfin, et vous me la verrez le jour même où je viendrai mettre la tête de Zem Alzaman à vos pieds. Cette assurance causa une joie si vive à la princesse qu'elle eut peine à maîtriser son émo-

tion. Zelmoure ne s'était point ennuyée du tout en brodant cette écharpe, et elle continua de cultiver ce joli talent. Edris allait d'un métier à l'autre, il donnait des conseils, il critiquait en badinant Zelmoure, qui n'avait jamais connu les agrémens de la société, commençait à sentir qu'on peut s'y trouver plus heureuse qu'en parcourrant seule, à cheval, les bois et les montagnes. Enfin la bataille dont je vous ai parlé ayant décidé la paix, on signa les préliminaires et l'on revint à Samarcande.

CAROLINE. Ma tante, vous venez de me troubler tout à fait. Jusqu'ici je m'étais secrètement figurée que cet Édris était le prince de Casgar lui-même.

Mme. DE JONCHÈRE. Cela peut être encore.

CAROLINE. Mais il promet de rapporter la tête de Zem Alzaman.

ALPHONSE. Eh bien, c'est du style

figuré. Il viendra se mettre aux pieds de Zelmoure quand elle sara corrigée, et il lui dira bien élégamment : voilà ma tête et ma main.

Mme. DE JONCHÈRE. Cela n'est pas impossible.

CAROLINE. Ma tante, vous êtes terrible, permettez-moi de vous le dire ; jamais vous ne parlez clairement au sujet de vos contes. C'est comme dans celui du prince Seyfel, j'aurais juré que Bédy Jemima était dans l'île des Sauvages ; vous me le laissiez croire, et puis, point du tout, c'est une vieille négresse qui se crève un œil encore.

Mme. DE JONCHÈRE. Dans de pareilles bagatelles, la curiosité est presque le seul genre d'intérêt qu'on éprouve ; je veux vous le laisser tout entier.

Enfin nous avons dit que toute l'armée revint à Samarcande. On ne congédia point les troupes, au contraire on

en leva de plus nombreuses, et l'on fit les préparatifs les plus formidables contre le sultan de Casgar. Edris fut présenté à la sultane qui le reçut à merveille, l'admit à ses conseils, et l'engagea d'une manière très-pressante à ne pas l'abandonner dans cette circonstance. Edris convint qu'il avait promis à la princesse de lui apporter la tête de Zem Alzaman, mais il ne dissimula point, d'ailleurs, qu'il trouvait cette guerre fort onéreuse pour l'empire de Samarcande, affligeante pour l'humanité, et qu'il pensait qu'il vaudrait mieux négocier avec la cour de Casgar. Alma lui objecta qu'il était déshonorant pour sa couronne de laisser entre les mains de ses ennemis le territoire, objet de leurs anciens débats; que le sultan, à moins d'y être réduit par les armes, ne s'en départirait jamais qu'en obtenant la main de Zelmoure pour son fils, et que rien ne la

résoudrait à sacrifier sa fille, et à l'unir au fils du meurtrier de son père. Edris ne répliqua plus, et en attendant que les préparatifs de la guerre fussent terminés, il continua de faire les délices de la cour. Zelmoure n'avait jamais cultivé ni la musique, ni le dessin, ni la littérature ; elle s'était figuré que c'étaient des choses frivoles, presque déshonorantes pour un grand génie, sans importance pour l'administration d'un empire, encore moins pour l'art de la guerre. Elles n'avaient rien de commun, à la vérité, avec la ruine du sultan de Casgar qui, depuis quinze ans, fixait toutes ses idées, mais elles auraient contribué du moins au charme de sa vie.

Depuis qu'Alma ne respirait que la vengeance, le ton de la cour était devenu fort ennuyeux. La jeunesse, élevée dans ses principes, ne savait parler *que de chars*, de chevaux, de coups de

pointe, d'estoc et de taille; et les vieillards, de politique, d'intrigues de cabinet, de plans de bataille et de fortifications. Le moyen de ne pas bâiller! Il se trouva qu'Edris était excellent musicien, peignait passablement, et faisait des vers fort agréables. On commença à croire, d'après son exemple, qu'un héros peut très-bien faire autre chose que de se battre, et que les arts peuvent être pour lui un délassement digne d'éloge.

Zelmoure ne pouvait entendre chanter Edris sans plaisir; les vers qu'il composa pour elle lui parurent ravissans, et elle voulut absolument qu'il lui apprît à peindre. Mais ces leçons furent constamment orageuses; Edris avait une aversion insurmontable pour les belles têtes, droites et régulières, et Zelmoure n'imaginait jamais que des ovales bien parfaits, de grands nez à la romaine, des yeux bien fendus, bien hardis, et des

fronts imposans qui ne finissaient plus. Quand elle s'y était bien appliquée; et que toute la cour admirait les coups de force et la majesté de l'expression, Edris esquissait légèrement une nymphe timide, une bergère gardant son troupeau, ou une villageoise sous son toit rustique, entourée de petits enfans. On oubliait aussitôt les amazones, les déesses ; on admirait les grâces, la naïveté des figures tracées par Edris ; on disait hautement qu'un homme si aimable devait être fixé dans le royaume; à tel prix que ce pût être. Le visir le pensait ainsi, il était d'ailleurs fort affecté de voir qu'Edris désapprouvait la guerre qui se préparait; il imagina qu'en le faisant entrer dans la famille royale, on l'attacherait nécessairement à ses intérêts. Il en raisonna avec la sultane, et finit par dire qu'il croyait qu'Edris avait une estime particulière pour sa fille, et qu'on pou-

vait la lui offrir en mariage, sans craindre qu'il la refusât.

Zelmoure était seule avec sa mère pendant cette conversation; elle avait écouté avec une grande attention le commencement du discours du visir, parce qu'elle ne comprenait pas bien qu'elle en serait la conclusion ; mais quand elle vit qu'il voulait marier Edris à Dina, quand elle l'entendit assurer qu'Edris en serait enchanté, et lorsque la sultane approuva cette proposition, elle perdit tout à fait patience ; elle sortit sans rien dire, elle passa dans son appartement. L'idée qu'Edris lui préférait sa cousine la transportait de colère et de jalousie. Son portefeuille était ouvert sur sa table, il contenait les dessins d'Edris mêlés avec les siens; il lui sembla qu'ils ressemblaient tous à Dina, et elle les mit en pièces. Son luth était suspendu dans un coin, elle le jeta par terre et le foula aux

pieds ; elle aperçut son métier, elle le renversa, et avec lui toutes les bobines de soie.

CAROLINE. Mais, ma tante, elle était donc devenue folle ?

Mme DE JONCHÈRE. Sans doute : elle s'était toujours livrée à des sentimens emportés, elle n'avait jamais pris le moindre empire sur elle-même ; la modération, la modestie, lui étaieut absolument étrangères. Enfin elle se mit à pleurer de rage, prit une plume et écrivit ce peu de mots à Edris : « Je vous défends d'épouser Dina, je vous ordonne de sortir à l'instant de Samarcande. Obéissez, ou vous ne mourrez que de ma main. »

ALPHONSE. Ah ! quelle femme !

Mme DE JONCHÈRE. Elle envoya ce billet sur-le-champ. Le soir elle se rendit chez la sultane. Ses traits étaient tout renversés, car (ainsi que je vous l'ai

déjà dit) rien ne défigure comme un accès de colère. Elle était véritablement laide ce jour-là; ses habillemens étaient tout en désordre, ses cheveux étaient embrouillés, hérissés comme ceux d'une folle ou d'une furie, ce qui ne lui était pas arrivé depuis long-tems, car elle avait entendu dire plusieurs fois à Edris qu'il avait mauvaise opinion du caractère et de la raison d'une personne dont les habits sont salis ou mal arrangés, dont les cheveux sont traînans ou mal peignés. « Je désapprouve, disait-il, la passion de la parure, je n'en connais pas de plus frivole; mais l'étoffe la plus simple doit être employée avec goût, portée avec grâce, et j'imagine toujours qu'une femme ne peut mettre dans ses affaires et dans son ménage que négligence et que confusion, lorsqu'elle en porte l'image avec elle. » Dina n'était jamais excessivement parée; au con-



traire, mais elle avait tant de décence dans son maintien et dans son costume tant de propreté et de fraîcheur, qu'on était toujours tenté de la croire beaucoup mieux mise que les autres femmes. Zelmoure se persuada que sa cousine était éblouissante ce soir-là parce qu'elle attendait Edris, et elle était elle-même fort en peine de savoir s'il viendrait ou s'il lui aurait obéi. Le tems s'écoulait, Edris ne paraissait point ; toute la cour en était alarmée, lorsqu'on vint apporcer à la sultane une lettre de sa part. Elle la lut et la communiqua ensuite à l'assemblée. Edris excusait son départ dans les termes les plus polis. Une affaire imprévue l'obligeait, disait-il, à s'arracher de Samarcande, sans lui laisser même le tems de prendre congé de la sultane. Ce qui affecta le plus cette dernière, c'est qu'il ne disait point *s'il reviendrait* un jour. Elle se voyait

privée d'un de ses plus braves défenseurs au moment où il lui aurait été si nécessaire. Toute la cour partagea ses regrets; Zelmoure seule ne parla pas des siens. Les réflexions de la sultane venaient de l'éclairer sur son imprudence. Expulser un héros à la veille de marcher aux combats, se priver elle-même d'un si grand appui, et s'être condamnée à ne revoir jamais celui dont les talens et l'amitié avaient fait précédemment son bonheur! Elle ne concevait pas sa propre extravagance. Elle passa une nuit affreuse. Le lendemain elle avait la fièvre. On voulut la faire rester au lit; mais Zelmoure avait mis dans sa tête de monter à cheval pour aller voir le vieux santon. Comme elle était fort impérieuse, fort volontaire, et qu'elle n'avait jamais obéi de bonne grâce, même à sa mère, elle trouva fort étrange qu'on voulût la forcer d'o-



un médecin. Elle fit appeler Bo-, après avoir déclaré qu'elle serait ours absente, elle partit seule avec uyer.

OPHILE. Quoi ! maman, Edris est ent parti ? Est-ce que nous ne le ons plus ?

OLINE. Oh ! j'espère bien qu'il re-a...

IONSE. Moi, j'en suis sûr.

. DE JONCHÈRE. En arrivant à la , elle se jeta sur une escabelle et à pleurer amèrement. Le vieux , qui était venu au-devant d'elle, ardait d'un air de compassion. — le, lui dit-il d'une voix cassée, ffectueuse, que vous est-il donc ? Ma triste prédiction serait-elle ccomplie ? L'orgueil et la colère uraient-ils fait commettre quel-autes ? — Des fautes irréparables, Zelmoure ; et, malgré tout ce

qu'il en coûtait à sa fierté, elle lui fit l'aveu de son attachement pour Edris, de sa jalousie contre Dina et de la précipitation avec laquelle elle avait chassé Edris de Samarcande sans vouloir l'entendre et sans savoir où le trouver un jour. Le santon parut touché de sa confiance et de sa douleur. — Le mal est effectivement sans remède quant à présent, lui dit-il; cependant Edris peut reparaître : il avait promis, quoique à regret, de servir vôtre mère contre le sultan de Casgar; un homme comme Edris doit être esclave de ses sermens; il reviendra, soyez-en sûre. — Ah! répondit Zelmoure en soupirant, il reviendra pour épouser Dina! — Mais, repartit le vieux santon, soyez juste; d'après ce que vous pensez vous-même de son caractère et de son éducation, Dina lui convient beaucoup mieux que vous. Il aime les arts, la conversation,

la bienfaisance, et vous seulement l'éclat et le carnage. Quels soins un mari peut-il attendre de vous pour sa maison, pour ses enfans? Dina, avec un esprit plus cultivé et des vertus plus douces, embellira l'intérieur de sa famille. — Ah! sécria Zelmoure, ne me faites pas sentir plus amèrement mes torts. Songez que je commençais à me corriger. — Vous l'avez bien prouvé, dit le santon : à la première occasion votre orgueil et votre impétuosité se réveillent. Vous défendez, vous ordonnez, vous bravez les bienséances au point d'écrire, à l'insu de votre mère, à un étranger. — De quelle honte je me suis couverte! dit Zelmoure. O sage vieillard! vous êtes avec Edris le seul qui m'ayez dit la vérité; j'en profiterai, soyez-en sûr, et je deviendrai digne de votre estime. Zelmoure disait ce qu'elle pensait dans cet instant; elle avait bien alors la

volonté de réformer son caractère ; mais la violence de ses penchans et les circonstances où elle se trouva dans la suite l'en empêchèrent.

CAROLINE. Quoi ! ma tante, elle ne se corrigea point ?

M.me DE JONCHÈRE. Peut-être y parviendra-t-elle avec le tems.

CAROLINE. Je vous assure, ma tante, que vous m'avez bien guérie du désir de m'habiller en homme et de faire des exercices violens. Je vois d'ici cette Zelmoure qui se tient si mal et qui a l'air si hardi.

M.me DE JONCHÈRE. J'espère te guérir ainsi, sans peine, de toutes les fantaisies qui pourraient faire tort à ta raison. Mais nous en resterons là pour aujourd'hui ; nous laisserons Zelmoure retourner à Samarcande, nous

ɩisserons sa mère achever ses prépa-ratifs de guerre, et nous marcherons ensuite tous ensemble contre le sultan de Casgar.

Allons, mon fils, dit M.[me] de Jonchère, voyons quelles ont été les suites de la paix d'Antalcidas.

CHAPITRE XII.

Les Olynthiens refusèrent de se soumettre à la condition que les Lacédémoniens avaient insérée dans le traité d'Antalcidas avec Artaxerce, par laquelle ils s'engageaient à faire rendre à leurs alliés toutes les conquêtes qu'ils avaient faites pendant la guerre ; en conséquence les Spartiates marchèrent contre eux. Phébidas, leur général, campa en passant dans la Béotie. Thèbes était divisée alors en deux factions, dont l'une soutenait la démocratie et l'autre l'oligarchie. Léontide, chef de cette dernière, engagea secrètement Phébidas

à s'emparer de la citadelle ; à la faveur du tumulte, il fit massacrer plusieurs chefs du parti contraire, et s'empara, ainsi que ses partisans, de toute l'autorité. Quatre cents Thébains s'échappèrent et se réfugièrent à Athènes, comme autrefois les Athéniens, persécutés par les trente tyrans, s'étaient réfugiés à Thèbes. Les Spartiates désapprouvèrent la conduite de Phébidas, ils le déposèrent, mais ils gardèrent la citadelle.

Pélopidas, un des bannis, s'entendit avec ceux du même parti demeurés dans la ville; et un soir que l'un d'eux, nommé Philidas, qui vivait familièrement avec les tyrans pour les abuser, leur donnait un grand repas, ils rentrèrent tous dans la ville, déguisés en paysans; mais en même tems un courrier parti d'Athènes, vint remettre une lettre à Archias, l'un des tyrans, en le prévenant qu'il s'agissait d'affaires

sérieuses. En effet, c'était toute l'histoire de la conjuration qu'un traître lui révélait; mais Archias, tout occupé de ses plaisirs, jeta la lettre en disant : A demain les affaires sérieuses. Alors Philidas fit entrer les conjurés habillés en femmes; les tyrans allèrent au devant d'eux avec empressement, et ces prétendues femmes, tirant des poignards cachés sous leurs robes, les égorgèrent. Une autre troupe s'était rendue chez les autres chefs de l'oligarchie qui ne se trouvaient pas du souper, et tous furent mis à mort *. Pélopidas assembla le peuple, le harangua; et le peuple, voyant avec lui Epaminondas, le plus vertueux citoyen de Thèbes, fut entièrement rassuré et approuva tout ce que l'on avait fait. Pélopidas et deux de ses amis furent nommés Béotarques, c'est-à-dire

* Délivrance de Thèbes, 378 av. J.-C.

gouverneurs de la Béotie, Athènes leur envoya cinq mille hommes avec lesquels ils reprirent la citadelle, mais les Lacédémoniens ayant porté plainte aux Athéniens, on craignit de renouveler la guerre, et les troupes furent rappelées. Pélopidas imagina de faire conseiller à Sphodrias, général des Spartiates, de s'emparer du Pyrée, en lui faisant entendre que les Lacédémoniens ne l'ordonnaient pas, mais qu'ils seraient charmés qu'il prît sur lui cette expédition, comme Phébidas avait pris sur lui la prise de la Cadmée; c'était le nom que l'on donnait à la citadelle de Thèbes, en mémoire de Cadmus. Sphodrias donna dans ce piége; il attaqua le Pyrée, ne le prit pas, mais cette tentative irrita les Athéniens qui alors, ne ménageant plus rien armèrent une flotte sous le commandement de Timothée, fils de Cimon. Il s'empara de

l'île de Corcyre, et défit plusieurs fois les Lacédémoniens. Pélopidas les défit aussi dans la Béotie, quoiqu'il n'eût que trois cents hommes, et qu'ils fussent près de mille. C'était la première fois que les Lacédémoniens étaient battus, étant en forces supérieures ; ils ne l'avaient même jamais été à forces égales. Cette victoire fit tant d'honneur aux Thébains que l'on forma de ces trois cents hommes un corps particulier, surnommé le bataillon sacré. Artaxerce, qui avait besoin des Grecs pour réduire les Egyptiens qui venaient encore de se révolter, leur conseilla de former une assemblée générale à Sparte, pour y débattre paisiblement leurs intérêts. Epaminondas y soutint l'honneur de sa patrie que les Spartiates voulaient abaisser. La guerre fut donc rallumée; Epaminondas, nommé Béotarque, battit près de la ville de Leuctres, avec six mille

hommes, vingt-quatre mille Lacédémoniens *. La première pensée d'Epaminondas après la bataille, fut que son père vivait encore et qu'il jouirait de sa gloire. Il entra ensuite dans le Péloponèse, et mit le siége devant Sparte, ce qui n'était jamais arrivé. Il fit rebâtir Messène, détruite autrefois par les Spartiates à la suite d'une querelle envenimée, et y rappela les Messéniens errans, non seulement dans la Grèce, mais en Sicile, où ils avaient bâti la ville de Messine. Pour effectuer ce grand projet, Epaminondas et Pélopidas avaient conservé le commandement quatre mois de plus que la loi ne le permettait, et ils auraient été condamnés à mort, si Epaminondas indigné n'eût dit qu'il demandait au moins qu'on inscrivît sur leurs tombeaux qu'ils étaient morts pour avoir servi l'état. Le peuple sentit

(*) Bataille de Leuctres, 371 av. J.-C.

son ingratitude et leur pardonna
imprudence. Epaminondas conti
encore quelque tems après dans le
loponèse, mais ayant été obligé
sortir parce que les Grecs y av
réuni toutes leurs forces, les Thé
l'accusèrent d'avoir trahi leurs in
et lui ôtèrent l'administration de
faires.

Théophile. Maman, ne me parlerez-vous pas des héros aujourd'hui?

M.me de Jonchère. Oui, mon enfant; mais auparavant prenons encore une leçon de sphère. Je t'ai dit que l'on avait vérifié que la forme de la terre était arrondie, par l'observation de son ombre sur la lune dans les éclipses; ce qui l'indique encore, c'est ce qu'il y a des étoiles qui ne sont pas visibles dans tous les endroits de la terre; celles du pôle nord, par exemple, ne peuvent être aperçues dans l'hémisphère méridional, ce qui prouve que le renflement du globe en intercepte la vue.

Théophile. Oh! cela est facile à comprendre.

M.me de Jonchère. Ce qui l'est beaucoup moins, c'est un mouvement jour-

nalier de l'Océan, qu'on appelle le flux et reflux. Les vagues s'élèvent, s'avancent sur le rivage; puis reculent d'elles-mêmes et se replacent dans leurs limites, deux fois par jour. On l'appelle aussi la marée montante et descendante. Ce mouvement se fait à peu près dans le sens parallèle à l'équateur. En sorte qu'il est plus fort sur les côtes qui se trouvent dans le même sens. Le cours de la marée est si rapide qu'il serait dangereux de l'attendre dans les endroits qu'elle doit inonder, mais le reste du jour on peut y aller à pied sec.

THÉOPHILE. Oh! maman, cela est bizarre; et l'on n'en connaît point la cause?

M.me DE JONCHÈRE. On ne l'a pas encore très-bien définie; cependant comme on a remarqué que la marée était forte dans certaines phases de la lune, on a pensé que le cours de cette planète

pouvait y être pour quelque chose, qu'elle pressait les flots, les attirait vers elle. Ce qui est encore singulier, c'est qu'elle n'exerce point son influence dans la mer Méditerranée. Les Grecs, qui ne naviguaient pas bien loin de leur patrie, n'avaient jamais vu de flux et reflux avant qu'Alexandre les eût conduits à l'embouchure de l'Indus. Là, tandis qu'ils contemplaient l'Océan, la marée vint à monter; ils se sauvèrent à toutes jambes, et s'imaginèrent que c'était Neptune qui entrait en courroux contre eux. Aux îles de France et de Bourbon, dont votre père vous a parlé, je crois, au sujet des pirates, la marée est presqu'insensible, quoique ces îles soient placées au milieu de l'Océan.

Je t'ai expliqué de mon mieux, mon enfant, le système du monde d'après Copernic, célèbre astronome né en Prusse il y a environ quatre cents ans.

Pythagore l'avait établi bien avant lui, et il était enseigné dans toute la Grèce lorsqu'un autre savant, nommé Aristote, condamna un système si contraire aux témoignages de nos yeux, et qui n'est bien conçu que par le raisonnement. Il en fit une autre absolument conforme aux apparences; il plaça la terre au centre du monde, et fit tourner le soleil et les planètes autour d'elle.

Théophile. Mais, maman, c'était peut-être bien le bon système; il paraît bien plus naturel et bien plus clair.

M.me de Jonchère. Pour naturel, il peut paraître tel au premier moment; mais pour clair, il s'en faut bien qu'il le soit. Il est complètement absurde, parce qu'il faudrait au soleil et aux étoiles, à la distance où ils sont de la terre, une rapidité imaginable pour tourner autour d'elle en vingt-quatre heures; car, observe que, si l'on supprimait la rotation

de la terre, il faudrait nécessairement que toutes les planètes et constellations, devenues mobiles, fissent dans ce court intervalle une révolution complète. S'il est déjà presque incompréhensible que la terre fasse six lieues un quart par minute sur son axe, comment les autres astres en feraient-ils encore bien davantage autour d'elle ? Il faudrait aussi que les étoiles les plus éloignées se pressassent plus que les autres pour se retrouver le lendemain au même point et à la même distance entre elles. Quant aux planètes, on ne saurait plus comment expliquer leur marche bizarre, relativent à la terre ; quelquefois elles sembleraient reculer et la fuir au lieu de tourner autour d'elle, mais tout s'explique nettement par les mouvemens de la terre elle-même et par la révolution des autres planètes autour du soleil.

Ptolémée, de l'école d'Alexandrie,

école qui devint célèbre après la décadence d'Athènes, vécut cent ans après Jésus-Christ. Il remit en faveur le système d'Aristote qui, malgré ses difficultés, resta en honneur jusqu'à Copernic. Tycho-Brahe, savant danois, entreprit de concilier ces deux systèmes en rendant le soleil et la terre immobiles, et faisant tourner le reste autour d'eux; mais ceci présentait une plus grande confusion encore. Enfin, Galilée, Newton, et quelques autres astronomes, ont déterminé la justesse du système de Pythagore et de Copernic par de nouveaux calculs et de nouvelles découvertes.

Les Égyptiens commençaient leur année à l'équinoxe de la balance, et ils comptaient, comme nous, les jours de minuit à minuit. Les Grecs, depuis les changemens faits par Méton à leur calendrier, commençaient leur année au solstice du cancer, et ils comptaient les

jours d'un coucher du soleil à l'autre, ce qui était fort irrégulier. Les Arabes les comptent de midi à midi, et les anciens Perses, d'un lever à l'autre lever. Mais ni les Grecs, ni aucun peuple de l'antiquité, n'ont su calculer parfaitement le cours du soleil ou plutôt la révolution de la terre. Les saisons ne se trouvaient jamais deux années de suite répondre aux mêmes mois. César, illustre romain, dont tu nous parleras dans la suite, voulut réparer ce désordre et fit rédiger par le savant Sosigène un nouveau calendrier; cependant l'année était encore un peu trop courte, en sorte qu'au bout de quelques siècles il se trouva de grandes erreurs. Après l'établissement de la religion chrétienne, on fit commencer l'année au jour de Pâques, c'est-à-dire tantôt dans un mois, tantôt dans un autre, ce qui était fort défectueux. Enfin, en 1582, le pape Gré-

goire XIII fit faire un nouveau travail. Il fit commencer l'année au mois de janvier, avec les autres changemens nécessaires, calculés d'après la révolution de la terre et l'observation exacte des signes du zodiaque. Les pays catholiques s'y conformèrent, mais par un entêtement inouï, les hérétiques le rejetèrent pendant long-tems. Il n'y a pas un siècle que les Anglais l'ont adopté.

THÉOPHILE. Maman, d'où vient le nom de calendrier?

M.me DE JONCHÈRE. Du nom de calendes que les anciens Romains donnaient aux premiers jours de chaque mois.

Un cycle est une révolution de quelques années, comme l'olympiade chez les Grecs, et le lustre chez les Romains.

THÉOPHILE. Comment le lustre?

M.me DE JONCHÈRE. Oui; l'on célébrait tous les cinq ans, chez les Ro-

mains, une fête nommée Lustrum, parce qu'on y faisait beauconp de libations d'eau lustrale. On y prit l'habitude d'appeler lustre l'intervale de cinq années, comme chez les Grecs, celle d'appeler olympiade l'intervalle de quatre ans, qui se trouvait entre les jeux Olympiques. Ainsi, l'on disait d'une femme de vingt ans, qu'elle n'avait que quatre lustres. Il y a le cycle lunaire qui est de dix-neuf années; au bout de ce tems, les nouvelles et les pleines lunes se retrouvent aux mêmes jours que dix-neuf ans auparavant. Le cycle solaire est de vingt-huit années, au bout desquelles l'année recommence par le même jour. Tu es peut-être surpris qu'il faille pour cela vingt-huit années, d'intervalle, puisqu'il n'y a que sept jours dans la semaine, et qu'il serait naturel qu'une année quelconque ayant commencé par un lundi, celle d'après commençât par un mardi.

goire XIII fit faire un nouveau travail. ... fit commencer l'année au mois de janvier, avec les autres changemens nécessaires, calculés d'après la révolution de la terre et l'observation exacte des signes du zodiaque. Les pays catholiques s'y conformèrent, mais par un entêtement inouï, les hérétiques le rejetèrent pendant long-tems. Il n'y a pas un siècle que les Anglais l'ont adopté.

THÉOPHILE. Maman, d'où vient le nom de calendrier?

M.me DE JONCHÈRE. Du nom de calendes que les anciens Romains donnaient aux premiers jours de chaqu[e] mois.

Un cycle est une révolution de qu[el]ques années, comme l'olympiade c[hez] les Grecs, et le lustre chez les Rom[ains].

THÉOPHILE. Comment le lustre?

M.me DE JONCHÈRE. Oui, l'on ... brait tous les cinq ans ...

ns, une fête nommée Lustrum, parce
on y faisait beauconp de libations
u lustrale. On y prit l'habitude d'ap-
r lustre l'intervale de cinq années,
me chez les Grecs, celle d'appeler
piade l'intervalle de quatre ans,
se trouvait entre les jeux Olympi-
. Ainsi, l'on disait d'une femme de
t ans, qu'elle n'avait que quatre lus-
Il y a le cycle lunaire qui est de
neuf années; au bout de ce tems, les
elles et les pleines lunes se retrou-
aux mêmes jours que dix-neuf ans
avant. Le cycle solaire est de vingt-
années, au bout desquelles l'année
mence par le même jour. Tu es
être surpris qu'il faille pour cela
huit années, d'intervalle, puisqu'il
ue sept jours dans la semaine,
rait turel qu'u
mmer
men

Théophile. Mais oui, cela devrait se suivre.

M.me de Jonchère. C'est que la révolution complète de la terre se fait en cent soixante-cinq jours et quelques heures. Notre année n'ayant que trois cent soixante-cinq jours, serait encore trop courte, et après un certain nombre de siècles, elle produirait encore une confusion dans le rapport des mois et des saisons, si, pour plus grande régularité, on ne calculait toutes ces heures qui restent, et si l'on n'en composait un jour de plus tous les quatre ans; c'est ce qui prolonge le cycle solaire. L'année qui se trouve avoir trois cent soixante-six jours, s'appelle l'année bissextile.

Théophile. Est-ce tout, maman ?

M.me de Jonchère. Oui, mon fils, mais une autre fois nous reviserons ces quatre leçons; nous verrons si tu les as bien comprises et bien retenues.

Théophile. Et pour aujourd'hui, maman, ne pourrai-je pas savoir ce que c'était que la toison d'or et les Argonautes ? vous m'en avez parlé plusieurs fois.

M.me de Jonchère. Caroline, allons, la mythologie est ton lot, comme tu sais.

Alphonse. Et à moi aussi, maman.

M.me de Jonchère. Oui, chacun à son tour. Caroline, il faut commencer par parler d'Eole, le grand-père de Phryxus.

Caroline. Oui, ma tante. Eole était le dieu des vents et le fils de Jupiter ; il habitait de petites îles aux environs de la Sicile. On lui assignait cette demeure parce qu'il y avait souvent des tempêtes dans ces parages. Ses fils aînés s'appelaient Borée, Autan, Eurus et Auster. Il fut père aussi d'Athamas et d'Alcyone. Borée ou Aquilon était le vent du nord ; on le représentait sous la figure d'un

homme bien enveloppé d'un manteau et soufflant de toutes ses forces. Autant était le vent du midi; il portait une barbe épaisse toute chargée de brouillards. Eurus était le vent d'Orient, et Auster le vent du couchant. Leurs enfans sont représentés par de petites têtes ailées qui soufflent.

Alcyone eut une destinée bien touchante; elle perdit son mari dans un naufrage, et les flots ayant rapporté son corps sur le sable, Alcyone était prête à expirer de douleur sur ce cadavre, lorsque Jupiter les changea l'un et l'autre en oiseaux de mer que, depuis lors, on appela Alcyons. On croyait que ces oiseaux bâtissaient leurs nids sur les flots, dans la saison des calmes, et en conséquence on disait, dans cette saison, qu'Eole retenait les vents bien enfermés, de peur qu'ils ne troublassent les Alcyons.

Athamas eut, d'un premier mariage, un fils et une fille, nommés Phryxus et Hellé. Sa seconde femme les rendit si malheureux, qu'il les envoya chez son parent Crétée, roi d'Iolchos, en Thessalie. La peste vint ravager cette ville. On consulta l'oracle qui répondit qu'il fallait sacrifier les deux dernières personnes de la famille royale. Cet arrêt semblait désigner Phryxus et sa sœur, comme les parens les plus éloignés du roi. En conséquence, ils allaient être immolés, lorsqu'un nuage les enveloppant tout à coup, les déroba aux yeux des spectateurs. Au milieu de ce nuage, se trouvait un bélier dont la toison était d'or. Les deux jeunes gens montèrent sur son dos, et il prit aussitôt la route de l'Asie. Il courait avec une vitesse miraculeuse; il arriva sur les bords d'un bras de mer qui sépare la Thrace de l'Asie mineure, et qui s'appelait le détroit

des Dardannelles, du nom de Dardanie que la ville de Troie, située dans le voisinage, porta dans son origine, parce qu'elle avait été fondée par un prince grec, nommé Dardanus. Le bélier s'y jeta à la nage. Hellé eut peur en voyant de si près des vagues, elle se laissa tomber et se noya dans ce détroit, qui fut depuis appelé l'Hellespont, c'est-à-dire mer d'Hellé. Phryxus aborda dans la Colchide, pays situé sur la mer Noire. Il y sacrifia le bélier à Jupiter, et suspendit sa toison dans une forêt consacrée au dieu Mars.

Théophile. Qu'est-ce que c'était que le dieu Mars ?

Caroline. Un fils de Jupiter et de Junon ; c'était le dieu de la guerre. Il est représenté armé de toutes pièces, et à ses pieds un coq, symbole de la vigilance. On lui consacra un des mois de l'année, et ses prêtres, à Rome, s'ap-



pelaient Saliens. Bellone, la déesse du carnage, était chargée de préparer son char. On la représente les yeux ardens, une lance ensanglantée à la main.

Les dieux, satisfaits de la piété de Phryxus, décidèrent que l'abondance régnerait désormais dans la famille qui posséderait la toison d'or, et ils envoyèrent un dragon pour la garder. Eson, fils de Crétée, lui succéda, et fut père de Jason; mais Pélias, frère d'Eson, le détrôna. Eson confia son fils au centaure Chiron, qui en fit un jeune homme fort savant et fort aimable. Lorsqu'il reparut à Iolchos, il n'y montra ni regret, ni ambition; néanmoins il excita l'inquiétude de son oncle, qui fit pour lui ce qu'Eurysthée avait fait pour Hercule; il chercha à l'éloigner et à l'exposer à de grands périls. Ils lui observa qu'il était honteux qu'un trésor, appartenant à Phryxus, eût passé dans des

mains étrangères et fit le bonheur du roi de Colchide. Jason, déterminé à tenter la conquête de la toison d'or, sentit bien qu'il n'obtiendrait pas du roi de Colchide la permission de tenter cette aventure, s'il ne se présentait avec un cortége formidable. Il fit proposer à tous les héros grecs d'y concourir avec lui. Il réunit, entre autres, Hercule, Thésée, bien jeune alors, Télamon, Castor et Pollux, Orphée, Amphion, Calaïs et Zethès. Leur plus grand embarras fut pour traverser la mer Noire. On n'avait point encore construit de vaisseau assez grand pour contenir tant de monde. Un fameux architecte, nommé Argo, construisit pour eux un navire superbe auquel il donna son nom, et les héros de cette expédition reçurent celui d'Argonautes. Ils arrivèrent dans la Colchide, où régnait Eetès, fils d'Apollon. Il n'osa leur refuser de tenter la conquête de la

toison d'or, se flattant bien qu'ils n'y réussiraient pas. Mais sa fille Médée, habile magicienne, fut séduite par Jason, et promit de lui faire avoir la toison d'or, s'il voulait l'emmener en Thessalie et l'épouser. Il y consentit, et, muni de toutes les instructions de Médée, il s'avança, sans inquiétude, vers le bois sacré, où la toison était suspendue. Au pied de l'arbre était l'énorme dragon chargé de la défendre. Au moment où il ouvrait sa large gueule pour dévorer Jason, celui-ci y enfonça un gâteau d'orge et de miel que Médée avait pétri elle-même avec des drogues assoupissantes. A peine le dragon l'eut-il avalé qu'il s'endormit, et Jason lui coupa la tête. De son sang naquit une foule de guerriers qui allaient fondre sur Jason, lorsqu'il prononca quelques mots que Médée lui avait appris, et aussitôt ces guerriers, saisis de vertige, tournèrent

leurs armes les uns contre les autres, et s'égorgèrent jusqu'au dernier. Alors il enleva la toison d'or, et regagna précipitamment le navire Argo. Médée l'y suivit. Eetès, furieux de l'enlèvement de sa fille et de la toison, envoya son jeune fils Absyrte pour rappeler sa sœur, mais cette furie refusa d'obéir. Elle coupa l'enfant par morceaux et dispersa ses membres depuis la ville jusqu'au rivage, afin de retarder la marche d'Eetès s'il venait à les poursuivre. Ce qu'elle avait prévu arriva. Eetès s'avançait avec une armée; mais occupé à recueillir les membres épars de son malheureux fils, il donna le tems aux Argonautes de lever l'ancre, et ils retournèrent en Thessalie, où Médée épousa Jason.

Théophile. Maman, j'aime bien moins Jason qu'Hercule et Thésée. Dabord, il n'a pas fait une fameuse action d'enlever la toison d'or avec des paroles magiques;

le dernier de ses matelots en aurait fait autant.

M.me de Joncière. Cela est très-vrai.

Théophile. Et puis, pour épouser une aussi méchante femme que Médée, il fallait avoir un bien mauvais cœur.

M.me de Joncière. Aussi Jason n'est-il pas considéré comme un grand homme; mais le voyage des Argonautes est célèbre, parce que ce fut la première expédition maritime dans ces parages. Les Grecs n'avaient encore abordé qu'en Egypte et sur les côtes de l'Asie mineure, en traversant seulement la mer, nommée depuis la mer Egée.

Théophile. Et que fit Médée en Thessalie?

Caroline. Elle fit d'abord une bonne action; elle rajeunit Eson son beau-père. Elle alla au clair de la lune, cueillir des herbes dont elle seule connaissait la vertu; elle les fit bouillir

en prononçant quelques paroles magiques, après quoi elle donna à Eson plusieurs coups de poignard pour faire couler son vieux sang; elle le plongea ensuite dans la chaudière, d'où il sortit avec la fraîcheur d'un homme de vingt ans. Les filles de Pélias, enchantées de cette métamorphose, conjurèrent Médée de rendre le même service à leur père. C'était tout ce que désirait Médée qui cherchait l'occasion de le punir d'avoir usurpé l'héritage de son mari; au lieu d'herbes salutaires, elle mit des plantes communes dans la chaudière, et, armant de poignards les filles de Pélias, elle les exhorta à faire couler elles-mêmes le sang de leur père. Elles entrèrent dans sa chambre et lui portèrent en tremblant, les premiers coups. Pélias, ignorant leur motif, reproche à ses filles leur paricide, mais Médée les encourage. Enfin elle le plonge dans

la chaudière où il expire. A cette vue, ses malheureuses filles s'arrachent les cheveux et jettent des cris perçans. Acaste, leur frère, accourt, on l'instruit de la perfidie de Médée, il la poursuit l'épée à la main, le peuple se soulève contre elle et contre Jason, ils sont forcés de quitter Iolchos; ce fut le fruit de la cruauté de Médée. Ils se retirèrent à Corinthe, où le roi Créon leur donna l'hospitalité.

Théophile. Elle y fit encore quelque méchanceté, je parie ?

Caroline. Je t'en réponds. Au reste, quoique Médée n'eût fait périr Pélias que pour venger Jason, il ne pût lui pardonner la cruauté qu'elle avait commise; elle ne lui avait jamais témoigné la tendresse que par des forfaits. Mé-dée s'aperçut aisément des sentimens qu'elle lui inspirait, elle les lui reprocha; ils se brouillèrent, et Médée dis-

parut emmenent ses deux enfans avec elle. Jason regretta ses enfans, mais il fut bien aise d'être délivré d'une si méchante femme. Il demanda en mariage Créuse, fille de Créon, et l'obtint. On préparait les fêtes de cet hyménée. Médée qui s'était retirée dans une grotte aux environs de Corinthe, l'apprit et jura la perte de tout ce qui était cher à Jason. Elle envoya ses fils implorer les bontés de leur future belle-mère et lui offrir un écrin. Créuse caressa les enfans, reçut l'écrin sans défiance et l'ouvrit, mais aussitôt une flamme magique en sortit qui embrâsa le palais, et consuma Créuse et son père. Médée parut alors dans les airs, au milieu des tourbillons de flamme et de fumée ; elle adressa les plus amers reproches à Jason, étrangla ses propres enfans, les jeta aux pieds de leur père et s'envola dans un char attelé de deux dragons. Ce

fut alors qu'elle se rendit à Athènes, où ses plaintes et ses récits artificieux abusèrent le vieux Egée, le convainquirent de son innocence et l'engagèrent à l'épouser. Alarmée par l'arrivée de Thésée, elle le rendit suspect à son père, auquel il n'osait se faire reconnaître. Enfin ses complots ayant été découverts, comme tu sais, elle fut chassée d'Athènes, et ne sachant plus que devenir, elle retourna dans sa patrie. Son père avait été détrôné et vivait dans la misère, accablé de la perte de son fils, de l'ingratitude et des crimes de sa fille. Le remords saisit enfin Médée, et elle employait depuis long-tems tous les moyens possibles pour obtenir le pardon de son père, lorsque Médus, son fils et celui d'Egée, arriva dans la Colchide. Elle lui donna des conseils pour rétablir Eetès sur le trône, et ce vieillard, consolé par sa tendresse pour ce jeune

homme, le nomma son successeur et consentir à revoir Médée.

Théophile. Je te remercie bien, ma chère Caroline ; mais ne pourrais-tu pas me raconter l'histoire des autres Argonautes que tu m'as nommés !

Caroline. Assurément. Orphée était fils d'Apollon et de la muse Clio. Instruit par de tels parens, il surpassa tous les mortels dans l'art du chant. Au retour de l'expédition des Argonautes, il se retira sur les monts Rhodope et Hémus, en Thrace, où il épousa la nymphe Eurydice. Elle était aimée d'Aristée, fils d'une néréide, lequel habitait aussi le mont Rhodope et y élevait une quantité d'abeilles qui lui procuraient de grandes richesses; mais Eurydice avait refusé sa main et il la poursuivit le jour même de ses noces. Eurydice, en fuyant, mit le pied sur un serpent qui la mordit, et elle en mourut. Les nymphes, com-

pagnes d'Eurydice, la vengèrent en détruisant toutes les ruches d'Aristée. Orphée, n'écoutant que son désespoir, résolut d'aller redemander sa femme aux enfers. Il y descendit; les accords de sa lyre et les doux accens de sa voix attendrirent Cerbère et Caron qui le laissèrent pénétrer jusqu'au palais de Pluton. Ses chants y charmèrent tous les cœurs. Proserpine supplia son mari de rendre Eurydice à Orphée. Pluton y consentit, à condition qu'Eurydice marcherait derrière Orphée, et que celui-ci ne retournerait point la tête avant qu'ils fussent hors des enfers. Orphée le promit et il s'éloigna, suivi d'Eurydice. Il touchait à la porte des enfers lorsque, ne pouvant plus commander à son impatience, il tourna la tête. Eurydice lui tend les bras, mais elle est à l'instant emportée loin de lui par les démons. Il voulut en vain se précipiter après elle,

tout fut, cette fois, inflexible à ses chants et à ses prières. L'infortuné se retira sur le mont Rhodope. Il renonça à la société des hommes, célébrant nuit et jour, sur sa lyre, Eurydice et ses malheurs. Ses complaintes étaient si touchantes que les rochers en étaient amollis, les ruisseaux suspendaient leur murmure, les vents retenaient leur haleine et les animaux les plus sauvages venaient soupirer à ses pieds. Cependant les femmes de la Thrace, piquées de voir Orphée inconsolable, voulurent l'entraîner aux fêtes de Bacchus; il refusa d'y paraître, et les bacchantes, feignant de prendre ce refus pour une insulte faite à leur dieu, se jetèrent sur lui et le massacrèrent.

Théophile. Oh! quelle horreur! Il était si attendrissant!

Caroline. Sa tête roula dans l'Hèbre et, balancée sur les ondes, elle ré-

pétait encore Eurydice, Eurydice.....

M.me de Jonchère. Ma pauvre Caroline, tu as eû bien de la peine à arriver jusque-là.

Caroline. Ah! cette fable est si déchirante! Elle me fait mal.

M.me de Jonchère. La lyre d'Orphée fut placée, par Jupiter, parmi les astres. Ce fut lui qui mit le premier en vers l'histoire des dieux et embellit les fables que la superstition et l'ignorance avaient gravées dans la mémoire des peuples. Il institua les premiers mystères, appelés mystères orphiques, où l'on développait aux initiés le sens des allégories dont il avait rempli ses poëmes.

Orphée avait eu un frère nommé Linus, très-bon musicien aussi. Malheureusement pour lui, il devint le maître d'Hercule dont les doigt rompirent les cordes de sa lyre comme les fuseaux

de la reine Omphale. Hercule, impatienté des reproches de Linus, lui cassa la tête avec sa lyre.

ALPHONSE. N'est-ce pas là un bon modèle pour les écoliers?

CAROLINE. Oui, tout à fait. Ce n'est pas un des beaux traits de sa vie.

THÉOPHILE. Qu'est-ce que c'était que Calaï et Zethès?

CAROLINE. Les filles de Borée et d'Orythie. Leur sœur fut mariée à Phinée, roi de Thrace, qui la répudia sous prétexte qu'elle avait voulu l'empoisonner. Borée, pour le punir, envoya les harpies le tourmenter. C'étaient des monstres qui avaient des têtes de femmes, des corps de vautour, des oreilles d'ours et des griffes aux pieds et aux mains. Phinée était prêt à périr lorsque ses beaux-frères le réconcilièrent avec sa femme et avec Borée.

Théophile. Qu'est-ce que Castor et Pollux ?

Caroline. Ils étaient fils de Jupiter et de Léda. Jupiter pour se faire aimer de Léda, avant de l'épouser, avait pris la forme du cygne. Il donna l'immortalité à Castor, mais son frère étant venu à mourir, la vie lui devint insupportable. Il pria son père de lui ôter l'immortalité ou de souffrir qu'il la partageât avec Pollux ; il y consentit, et les deux frères mouraient et ressuscitaient tous les six mois alternativement; mais, de cette manière, ils étaient condamnés à être éternellement séparés l'un de l'autre. Enfin Jupiter les plaça ensemble parmi les signes du zodiaque. On les surnomma les dioscures ou les gémeaux. On les représente avec de grandes robes blanches et les cheveux épars.

M.me de Jonchère. Tu sais l'histoire de Télamon avec Hercule et Hésione,

Quant à celle d'Amphion, tu la retrouveras lorsque nous parlerons de Thèbes, où il régna quelque tems après Cadmus.

A PRÉSENT, mes enfans, dit M.me de Jonchère, je vais finir l'histoire de notre princesse.

Zelmoure était revenue à Samarcande, bien résolue de suivre les leçons du vieux santon, et de mériter l'estime d'Edris s'il repassait jamais. Elle espérait aller puiser souvent des encouragemens auprès du bon ermite, mais elle n'en fut pas la maîtresse. D'abord, elle fut quelque tems assez malade de la course qu'elle s'était obstinée à faire avec un accès de fièvre ; et, comme elle ne prit que les remèdes qui lui plurent, sans égard pour la faculté, ni pour la raison, elle entrait à peine en convalescence lorsqu'il fallut partir pour les frontières. La sultane s'y rendit en personne. Zelmoure, oubliant bientôt les conseils du vieux santon, se

Quant à celle d'Amphion, tu la retrouveras lorsque nous parlerons de Thèbes où il régna quelque tems après [illegible]

livra tout entière à l'espoir de la vengeance et du genre de plaisirs qu'elle avait toujours goûté. Elle devint plus intrépide, plus terrible que jamais; elle était excitée par les éloges qui retentissaient autour d'elle. Un nombre infini de princes, épris de sa beauté ou avides de posséder ses états, vinrent lui offrir leurs services. Alma déclara ouvertement que celui qui lui en rendrait de plus signalés dans cette guerre deviendrait l'époux de sa fille. Parmi ces prétendans, le plus empressé ou le plus ambitieux s'appelait Karisbrak, prince des Calmoucks. Il était audacieux, infatigable, et peut-être aurait-il convenu autrefois à la princesse; mais le souvenir d'Edris lui avait appris qu'on peut réunir beaucoup de bravoure à beaucoup de talens et de vertus. Karisbrak n'en connaissait pas d'autre que de se battre. Les jours de bataille il se baignait

dans le sang; les jours de repos, il ne parlait que de ses exploits.

Quoique Zelmoure eût repris ses exercices militaires, et qu'elle ne fut que trop sensible aux louanges dont on l'accablait, celles de Karisbrak en particulier ne lui inspiraient que du dégoût; elle ne pouvait supporter l'importunité avec laquelle il se plaçait sans cesse à ses côtés. Plus d'une fois Zelmoure, en l'écoutant, regretta la condition obscure et retirée des autres personnes de son sexe qui l'aurait mise à l'abri de ces persécutions. Enfin on envahit les premières places du royaume de Casgar.

Le sultan s'avança avec une nombreuse armée. On croyait en venir bientôt à une bataille rangée, lorsqu'il fit proposer à Alma de remettre la décision de leur querelle au sort d'un combat singulier entre Zem Alzaman et le guerrier qu'elle choisirait; que si on fils était

M. de Jonchère. Mais il n'y a pas de jours que vous ne trouviez une chose trop fade ou trop salée. Je t'ai entendu hier, à dîner, faire à ta cousine des observations dignes de trouver place dans le Cuisinier français. Rien n'est plus déplacé, surtout à ton âge.

Alphonse. Allons, papa, à cela près de la soupe de chandelles, je vous promets de trouver tout à mon goût.

M. de Jonchère. A la bonne heure. Je crois vous avoir déjà dit que les Hottentots aimaient mieux chercher les racines, les légumes dans les bois et dans les plaines, au risque de ne pas en trouver, que de se donner la peine d'en cultiver; et, parmi ces plantes sauvages, il y en a beaucoup qui mériteraient d'être transportées dans nos jardins. Les colons en avaient déjà multiplié quelques-unes. Notre voyageur avait soin de recueillir les grain

de toutes ces plantes, autant que cela lui était possible, et il en avait fait une collection assez considérable; malheureusement, il envoya cette collection en France avant lui, dans la crainte de la laisser vieillir, et le vaisseau fit naufrage.

CAROLINE. Oh! c'est bien malheureux! Moi qui aime tant le jardinage, avec quel plaisir j'aurais cultivé des légumes d'Afrique!

ALPHONSE. Et avec quel plaisir j'en aurais mangé!

M DE JONCHÈRE. Quand on représente aux Hottentots qu'ils devraient cultiver ces plantes et qu'ils sont exposés à manquer quelquefois de subsistances, « eh bien! répondent-ils, on cherchera, on trouvera, ou l'on dormira. »

THÉOPHILE. Ah! j'aime beaucoup cette *résignation*.

M. DE JONCHÈRE. Quand les provisio

leur manquent en effet, il se serrent l'estomac avec une bande de cuir, et imaginent diminuer ainsi sa capacité et ses besoins. C'est encore pour eux, quand ils sont malades, une méthode habituelle de lier la partie souffrante pour l'engourdir.

CAROLINE. Et cela leur fait-il réellement quelque bien?

M. DE JONCHÈRE. Les ligatures peuvent bien appaiser pour l'instant la douleur, mais elles engorgent les humeurs et gênent la circulation du sang; en sorte que cet engourdissement momentané fait place à des douleurs plus vives, et souvent à des accidens fort graves, surtout si c'est à la tête que l'on fait les ligatures.

Les Hottentots n'ont aucune espèce de religion et presque point de lois. La volonté de leur chef forme tout leur gouvernement, tant qu'ils trouvent bo

de s'y soumettre. Il est élu au suffrage, reste en place tant qu'on veut bien lui obéir, fait la guerre, la paix, et rend la justice; s'il déplaît, on en nomme un autre. Vous imaginez bien qu'une constitution si vague doit occasionner de fréquentes révoltes, des querelles intestines, et des variations continuelles. Aux environs du Cap, les chefs sont nommés par les Hollandais; ils sont décorés d'un bâton de commandement, à pomme d'argent, et prennent le titre de capitaines. La danse et la musique des Hottentots sont à peu près les mêmes que dans le reste de l'Afrique. C'est la nuit, au clair de lune, que les noirs aiment à danser; ils forment un grand rond, sans se donner la main, mais ils se suivent en frappant des pieds et des mains par intervalles, la tête penchée, et dans une attitude langoureuse. *Au milieu* de ce cercle sont des virtuoses

qui exécutent des pas plus compliqués. Le tout est accompagné d'instrumens assez monotones, et d'un chant qui ne consiste qu'en trois ou quatre notes sauvages, répétées à l'unisson et pendant long-tems; seulement, quand le plaisir les transporte, ils s'interrompent pour pousser des cris aigus, et puis ils reprennent leur chanson lugubre.

Caroline. Mon oncle, et leurs instrumens de musique, comment sont-ils faits?

M. de Jonchère. Il y en a un qui s'appelle goura en hottentot, et boobre chez les Mosambiques. C'est un arc dont la corde est bien tendue; on frappe dessus avec une baguette, le son varie un peu, suivant le point où l'on frappe sur la corde, et il est renforcé par une calebasse placée au bout de l'arc qui forme l'écho. Quelquefois on passe cette corde dans un tuyau de plume, et, et

souffflant par ce tuyau en même tems qu'on frappe sur la corde, on augmente sa vibration. Ils ont aussi le ramelpot ou tame-tame, espèce de tambour fait avec un tronc d'arbre, et sur lequel ils battent en mesure de toutes leurs forces.

Caroline. Mais tout cela fait une assez triste musique; je ne suis pas surprise qu'ils fussent si ravis de la guimbarde.

M. de Jonchère. Sans doute, cela devait être. Quant à leur langage, il paraît assez singulier; ils ont, ce que M. le Vaillant appelle des clappemens ui se font en appuyant la langue con- 'e les dents ou contre le palais, en 'ançant plus ou moins vers le fond du sier, ce qui ressemble un peu au bruit 'on fait lorsque quelque chose impa- ıte. Un de ces clappemens précède la ›art de leurs mots. Ils font, comme ɿue tous les peuples de l'Afrique,

un grand usage des voyelles, et parmi les consonnes emploient de préférence le *k*, l'*m* et le *p*.

Je vous ai dit qu'ils élevaient des bœufs pour transporter leurs charpentes et leurs effets ; ce n'est pas sur des chariots qu'ils les emportent, il n'y a point de charrons, ni même aucune espèce d'artisans parmi eux. Chacun sait faire tout ce qui lui est nécessaire, comme ses armes, sa cabane, sa poterie, ses vêtemens, et n'a point recours à des ouvriers de profession ; mais le talent du charronnage serait trop compliqué pour eux. Ils se servent de bœufs comme de bêtes de charge ou de selle. Quand les bœufs sont encore jeunes, on leur perce la cloison qui sépare les narines, on y passe un petit bâton aux bouts duquel on met de petites roulettes, et pour faire tourner l'animal, il suffit de tirer la bride attachée à ce petit bâton.

la roulette du côté opposé vient frapper sur son nez et le renvoie nécessairement du côté où l'on tire. On les accoutume de bonne heure à être chargés et sanglés. Un bon bœuf doit porter à peu près trois cents livres; on monte sur leur dos, on les dresse comme des chevaux, ils sont ordinairement doux et vont fort vîte.

ALPHONSE. Ah! papa, que cela m'amuserait de monter sur un bœuf et de le mener par le nez!

THÉOPHILE. La pauvre bête! il me semble que cela me gênerait bien à sa place.

CAROLINE. Mon oncle, est-ce que M. le Vaillant resta bien long-tems à Kook-Kraal?

M. DE JONCHÈRE. Il y avait déjà trois semaines que son ambassade était partie *pour aller* trouver le roi Faroo; il n'y *avait*, à ce que lui avait dit Hanz, que

trois journées de distance ; il formait donc de secrètes inquiétudes, mais il ne les laissait pas paraître ; il continuait à s'occuper à chasser comme à l'ordinaire, mais il se rendait involontairement tous les jours sur la route par laquelle devaient revenir ses envoyés. Ses gens murmuraient contre son imprévoyance, contre son opiniâtreté, et il était facile de prévoir qu'aucun d'eux ne consentirait à le suivre dans la Caffrerie, excepté Klaas et Suanpoël qui s'étaient dévoués entièrement à son sort. Cependant, un soir, Klaas vint le trouver dans sa tente, et rompit enfin le silence sur le chapitre de l'ambassade. Il ne lui cacha point qu'il croyait ses camarades massacrés par les Caffres, et qu'il craignait qu'ils ne vinssent un jour tomber sur son camp. M. le Vaillant, pénétré de douleur, mais subjugué par le raisonnement de Klaas, allait pro-

mettre d'abandonner Kook-Kraal lorsqu'une rumeur se fit entendre, et on vint l'avertir qu'on apercevait une troupe de Caffres de l'autre côté de la rivière. Ce pouvait être les ennemis que Klaas redoutait, ce pouvait être aussi des envoyés du roi Faroo qui accompagnaient les siens.

CAROLINE. Ah! mon dieu, je tremble, cette incertitude dut lui paraître affreuse.

M. DE JONCHÈRE.. Elle était terrible. Tous les Hottentots étaient en proie à l'épouvante, et hors d'état de le défendre ; il fit rentrer tout son bétail, arma tous ses gens, envoya Klaas en avant, ainsi que quatre autres des moins poltrons, avec ordre, dans le cas où ce serait ses ambassadeurs, de l'en avertir par une décharge générale de leurs *mousquets*. Il attendit avec impatience, *et eut enfin* le bonheur d'entendre le si

gnal qu'il désirait. Bientôt Klaas revint lui-même lui confirmer cette bonne nouvelle, et peu après, Hanz et ses deux collègues arrivèrent. Une troupe de Caffres suivait à quelque distance. M. le Vaillant fit poser les armes, et recommanda à tous les siens de ne témoigner ni défiance, ni terreur. Hanz n'avait pu voir le roi Faroo; il était allé assez loin, toujours dans l'espérance de le joindre, ce qui avait occasionné son retard, mais toute la nation s'était accordée pour promettre à M. le Vaillant toute sûreté dans la Caffrerie, et cette bande avait voulu venir pour le visiter et l'en assurer elle-même. Les Caffres se flattaient de faire alliance avec lui et de l'engager à marcher à leur tête contre un colon que M. le Vaillant ne veut pas nommer, et qui avait commis de si grandes cruautés envers les Caffres, que le gouvernement du



Cap avait lui-même voulu l'en punir; mais il s'était retiré dans les bois pour se soustraire aux lois de son pays et à la vengeance de ses ennemis. M. le Vaillant fit avancer les Caffres qui étaient au nombre d'une trentaine; il n'entendait pas bien leur langage, mais il les trouva moins laids, plus grands, mieux faits, plus adroits et plus forts même que les Gonaquois, et dans la suite il reconnut qu'ils étaient aussi plus laborieux. Ils ne manquaient ni de discrétion, ni de prévoyance, car ils avaient amené avec eux un assez grand nombre de bœufs pour n'être de long-tems à charge à leur nouvel ami. M. le Vaillant leur assigna un domicile hors de son enceinte. Ils s'y établirent docilement, mais, malgré leur douceur, rien ne pouvait diminuer l'inimitié des Hottentots. La curiosité bien naturelle des Caffres pour les chariots et les effets du voyageur, était mal

interprêtée par eux ; rien ne pouvait les résoudre à se lier avec eux, ni même à travailler séparément les uns des autres ; ils se tenaient toujours en force, convaincus qu'ils finiraient par être attaqués. Ce qui redoublait leurs alarmes, c'était l'affection que les chiens avaient pris pour les Caffres et qu'il leur inspiraient par des caresses excessives, se privant même des meilleurs morceaux pour les leur donner ; en sorte qu'en cas de querelles, ces animaux se seraient mis volontiers contre leurs anciens maîtres qu'ils avaient entièrement oubliés, et les Hottentots attribuaient cette séduction envers leurs chiens à des intentions perfides.

Caroline. Mon oncle, cela était-il vrai ?

M. de Jonchère. Pas du tout ; le fait est que les Caffres n'avaient vu de chiens de leur vie ; que l'intelligence et la de

cilité de ces animaux étaient faites pour les charmer, eux qui se plaisaient à apprivoiser leur bétail au point qu'il venait à la voix et mangeait dans la main.

CAROLINE. Ah ! ces Caffres, c'étaient de bonnes gens, j'en suis sûre, malgré le mal qu'on en disait.

M. DE JONCIÈRE. Ils poussèrent l'engouement jusqu'à offrir à M. le Vaillant douze bœufs pour le plus gros de ses chiens. De son côté, M. le Vaillant vit avec surprise plusieurs de leurs bœufs qui avaient dix ou douze cornes ; il crut d'abord que c'était une espèce particulière, mais il apprit qu'ils ne devaient cette parure qu'à l'industrie de leurs maîtres. Ils fendent d'abord les cornes du haut en bas quand l'animal est jeune, ce qui fait tout de suite quatre cornes au lieu de deux ; quand *elles sont* devenues plus grosses, on les *fend* encore, et ainsi de suite. On l

ploie, on les entourne, on leur donne des formes bizarres, mais ces cornes ainsi travaillées perdent entièrement leur force, et ne pourraient plus servir à l'animal pour sa défense ; ce n'est alors qu'un ridicule ornement.

M. le Vaillant, pour détruire l'impression que la conduite de ses Hottentots pouvaient produire sur les Caffres, passait sa vie avec ces derniers, apprenant leur langue, causant avec eux, les questionnant sur leurs usages. Comme il avait été si fort question du roi Faroo, il savait déjà qu'ils avaient un gouvernement monarchique, et probablement plus stable que le pouvoir des chefs Hottentots. Il apprit que cette monarchie était héréditaire, que les Caffres cultivaient un peu la terre, et par cette raison n'aimaient pas à changer de place comme les Hottentots. Leurs femmes passaient leur vie à

Kook-Kraal, à faire des paniers et des vases de terre glaise. Tous les jours elles apportaient à M. le Vaillant de grands paniers de lait; mais, malgré toute sa politesse, il ne pouvait se décider à en faire usage; il les abandonnait à ses gens.

Alphonse. Pourquoi donc, mon papa? je m'en serais fort bien régalé à sa place.

M. de Jonchère. J'en doute.

Alphonse. Mais pourquoi donc, je vous prie?

M. de Jonchère. M. le Vaillant s'aperçut qu'à défaut d'eau pure, ou peut-être pour mieux nettoyer ce tissu auquel s'attachait la partie la plus épaisse du laitage, elles se servaient.... d'urine, puisqu'il faut vous le dire.

Caroline. Ah! les vilaines gens!

Théophile. Eh bien! mon frère

c'est encore pire que la soupe à la chandelle ?

ALPHONSE. Me voilà bien rassasié, je vous l'avoue.

M. DE JONCHÈRE. Enfin M. le Vaillant ayant déclaré qu'il répondrait aux invitations de ses nouveaux amis et qu'il était déterminé à les suivre dans la Caffrerie, ses gens, dont rien n'avait déraciné les préventions, éclatèrent en gémissemens. Ils accusaient leur maître de leur creuser un tombeau de ses propres mains ; ce qui le décida à n'emmener avec lui qu'une douzaine des plus affectionnés et des plus braves. Sur ces entrefaites, il fut averti que quatre Hottentots étrangers étaient cachés dans son camp et qu'on les soupçonnait d'être les espions des colons qui, avertis du séjour des Caffres auprès de lui, s'indignaient qu'il eût contracté quelque liaison avec leurs ennemis et voulaient

être instruits de ses desseins. M. le Vaillant les fit saisir et amener devant lui. Il leur déclara et les chargea de répéter qu'il n'était venu pour épouser aucune querelle, mais pour vivre en paix avec tous les hommes, pour s'instruire et non pour combattre; qu'il ne souffrirait jamais qu'on voulût lui imposer des lois ni inspecter sa conduite, et qu'il ferait fusiller désormais, comme des bêtes féroces, tous les espions qu'il trouverait ou dans son camp, ou à sa suite. Il les fit reconduire jusqu'à une grande distance de son domicile, et n'épargna ni les reproches, ni les menaces à ceux de ses gens qu'il soupçonna d'avoir favorisé l'entrée de l'enceinte à ces Hottentots. Mais cette aventure détruisit la sécurité des Caffres. Surpris de cette scène qu'ils ne comprenaient pas bien, plus ils virent sur le visage de M. le Vaillant de sévè-

rité, de colère, et plus ils furent alarmés. Ils se persuadèrent que les colons, furieux contre lui, allaient venir l'attaquer. Ils ne se crurent plus en sûreté, et ils résolurent de retourner dans leur pays où ils l'engagèrent à venir avec eux. Mais M. le Vaillant n'était pas fâché d'être annoncé par eux, afin que l'on se fît une grande idée de sa puissance, et que ces récits prévinssent les esprits en sa faveur. Ils lui proposèrent de lui laisser tout le reste de leur bétail s'il voulait leur donner tout le vieux fer de ses charriots, ce qu'il refusa avec fermeté, malgré tout le désir qu'il avait de les obliger ; mais il savait bien qu'ils ne désiraient du fer que pour armer leurs flèches et leurs sagaies, et il ne voulait pas être accusé d'avoir fourni des armes contre les colons. C'eût été manquer à ce qu'il leur devait, au ...

tème de neutralité qu'il professait, et qui était conforme à la raison et à l'équité. Il leur offrit à la place des objets de quincaillerie qu'ils acceptèrent, quoiqu'ils eussent préféré le fer.

Caroline. Mon oncle, les voilà partis, et M. le Vaillant n'a pas dit un mot des malheureux naufragés ?

M. de Jonchère. Pardonne-moi, mon enfant; il n'avait pu les oublier. Les Caffres convinrent que la horde habitant le rivage, avait pillé le vaisseau, et qu'une partie de ce qu'il contenait était parvenu, par des échanges, à des hordes plus éloignées. L'un d'eux lui dépeignit, à sa manière, un bijou qu'il avait vu et que M. le Vaillant reconnut pour une montre. Ils l'avaient mise en pièces et en avaient partagé entre eux les rouages qu'ils portèrent suspendus à *leur colliers.*

Caroline. Et l'équipage, et les passagers?

M. de Jonchère. Les Caffres dissimulèrent tant qu'ils le purent les cruautés qu'on avait exercées sur ces infortunés; ils soutinrent même qu'ils s'étaient rendus pour la plupart dans un pays habité par des blancs, et, d'après la position qu'ils assignèrent à ce pays, M. le Vaillant jugea que ce devait être Mosambique, où une colonie portugaise est établie.

Caroline. Ah! tant mieux.

M. de Jonchère. M. le Vaillant n'ajouta pas tellement foi à ce récit, qu'il ne désirât prendre des informations plus précises, et il projetait toujours de se rendre au bord de la mer. Après le départ des Caffres, il alla rendre visite aux Gonaquois, ses bons amis; il en fut reçu avec affection, mais il les trouva tristes et fut affligé d'en être la cause. Le séjour

des Caffres dans ce canton y avait répandu l'alarme, et Haabas lui annonça qu'il était résolu de transporter son Kraal beaucoup plus loin. Il ne fit aucun reproche à M. le Vaillant d'avoir attiré ces hommes redoutables dans son voisinage, et le pria même de lui indiquer un lieu fertile pour y établir son nouveau séjour. M. le Vaillant l'assura que l'existence de son Kraal n'était pas même soupçonnée des Caffres, parce qu'il avait eu soin de leur interdire toute espèce de course dans les environs, et qu'ils avaient eu trop peu de liaisons avec ses propres gens pour avoir entendu parler des habitans du voisinage. Mais n'ayant pu réussir à le tranquilliser, il lui désigna l'endroit le plus agréable qu'il eut rencontré dans les dernières journées de son voyage. A son retour à Kook-Kraal, il fit ses préparatifs pour *aller* dans la Caffrerie. Il ne pensait

plus à joindre le roi Faroo, ne sachant où l'aller trouver, mais il voulait seulement visiter ses amis et parvenir au bord de la mer, comme je vous l'ai dit. Il emporta des provisions de guerre en cas de trahison, et toutes les choses qui lui étaient nécessaires dont il fit charger quatre bœufs. Il laissa le reste de ses effets à la garde du fidèle Suanpoël et des Hottentots qu'il n'emmenait pas avec lui. Il promit au bon vieillard de n'être pas plus de quinze jours absent, si cela lui était possible; mais il lui commanda de l'attendre pendant six semaines, et au bout de ce tems de reprendre la route du Cap et de remettre tous ses effets à M. Boers. A ces derniers mots, Suanpoël fondit en larmes. Il embrassa les genoux de son maître pour le conjurer de renoncer à ce dangereux voyage, mais M. le Vaillant se déroba à ses touchans adieux et fut rejoindre Klaas.

Hanz et six autres hommes avec lesquels il s'éloigna de Kook-Kraal.

Caroline. Ah ! mon oncle, heureusement que je sais qu'il a écrit lui-même ses voyages, autrement je serais trop alarmée. Ce pauvre Suanpoël ! il devait trouver son maître bien entêté.

M. de Jonchère. L'humanité d'une part, et l'amour des sciences de l'autre, soutenaient la résolution de M. le Vaillant. Il voulait s'assurer du sort des naufragés, il voulait voir la Caffrerie où si peu de gens avaient encore pénétré.

En avançant dans cette contrée, il trouva plusieurs Kraals nouvellement incendiés, et probablement par les colons hollandais. Il trouva, pour la première fois, quelques traces de culture. Il observa différentes espèces d'arbres et de plantes qu'il n'avait pas encore vues. Il jugea que le bois serait très-

propre à la menuiserie et au charronnage. Il vit une quantité prodigieuse de gazelles et autre gibier. Il découvrit plusieurs nids d'autruches; les Hottentots en mangèrent les œufs avec délices, quoiqu'il y eût dans tous des petits déjà bien avancés. Pour les préparer, ils levaient la calotte de l'œuf, ils y mettaient un peu de graisse et l'enterraient debout à moitié dans la cendre chaude, puis ils remuaient avec une spatule jusqu'à ce que l'œuf fut cuit; ce qui faisait un plat d'œufs brouillés dont la coquille servait tout à la fois de casserole et d'assiette. Enfin, ils arrivèrent aux environs du Kraal appartenant aux Caffres qui étaient venus les visiter. M. le Vaillant envoya Hanz en avant pour les prévenir de son arrivée. Il s'attendait à les voir accourir en foule, il comptait sur des acclamations, sur des transports de joie.

CAROLINE. Eh bien ! mon oncle, on ne l'aura pas mal reçu, j'espère.

M. DE JONCHÈRE. Hanz revint tout seul et fort consterné. Le Kraal était désert comme les autres. M. le Vaillant y courut, saisi de douleur et de pitié. Il craignait d'y trouvea des traces de combat et de reconnaître quelques-uns de ses amis parmi les morts, mais il eut du moins la consolation de n'y voir ni cadavres ni débris ; les maisons étaient même en bon état. Il présuma que les habitans du Kraal l'avaient volontairement abandonné avec trop de précipitation pour emporter leurs charpentes, mais du moins sans y avoir été contraints par le fer et par la flamme. Alors il prit sa route vers la côte ; il souffrit de la disette d'eau sur cette route, et il y trouva beaucoup de serpens. On en tua plusieurs; l'un d'eux avait

rie et au charronna-
lité prodigieuse de
gibier. Il découvrit
truches; les Hotten-
les œufs avec délices,
s tous des petits déjà
r les préparer, ils le-
e l'œuf, ils y mettaient
nt l'enterraient debout
endre chaude, puis ils
une spatule jusqu'à ce
t; ce qui faisait un plat
dont la coquille servait
casserole et d'assiette.
ent aux environs du F
Caffres qui étai
le Vaill
sur les y
idé à l

neuf pouces de circonférence. Les Hottentots le coupèrent par tronçons comme une anguille et le mangèrent.

Théophile. Ah! mon papa, en auriez-vous mangé?

M. de Jonchère. Oui, mais le lendemain, quand j'aurais été sûr que cela ne pouvait me faire du mal. Au reste, je conçois que la chair de cet animal peut bien n'être pas venimeuse. Le poison est renfermé sous les gencives, dans une espèce de vessie qui crève au moment même où l'animal fait sa morsure; en sorte que ce poison coule immédiatement dans la plaie et se répand de là dans la masse du sang. Cela est si vrai qu'il y a dans l'Inde des faiseurs de tours qui vont de maison en maison, qui montrent et qui font danser les couleuvres les plus dangereuses.

Théophile. Comment, qui les font lanser !

M. de Jonchère. Oui ; d'abord ils mettent l'animal en fureur en lui présentant le point enveloppé d'un morceau de drap rouge bien épais, sur lequel il se jette et qu'il mord à plusieurs reprises. On continue à l'exciter jusqu'à ce que la place où il fait la morsure soit parfaitement sèche. Alors, on juge que le venin des gencives est épuisé ; on le prend sans frayeur et sans danger, on le met dans un petit panier et on va le montrer aux curieux. Son maître à danser pose le panier à terre, et se met à jouer d'une espèce de musette. Aux sons de cet instrument, la couleuvre qui aime singulièrement la musique, se réveille, se redresse et se balance en mesure, le corps à moitié hors du panier.

Caroline. Quoi! vraiment, mon oncle, elles aiment la musique et la danse? mais ce ne sont pas encore de si vilaines bêtes.

Alphonse. Mais le venin, ne revient-il plus?

M. de Jonchère. Il se reforme assez promptement, au contraire. La petite vessie se remplit, mais le maître à soin de renouveler souvent l'opération du drap rouge.

Théophile. Bien, bien; moi, je ne m'y fierais pas; d'ailleurs, je n'aime pas beaucoup la danse.

Alphonse. Revenons donc, si papa le veut bien, à notre voyage en Caffrerie.

M. de Jonchère. Enfin M. le Vaillant rencontra des Caffres qui le reconnurent de très-loin à son costume que leurs compatriotes leur avait dé-

point. Il en reçut mille marques d'intérêt ; ils parurent redouter pour lui dans ce canton les Bossismans , ou hommes des bois, qui y commettaient beaucoup de ravages. Ces Bossismans ne sont pas une nation particulière, mais un ramas de nègres, de Hottentots, de Caffres, et même de Hollandais, tous déserteurs de leurs foyers , poursuivis pour quelques grands crimes, et qui se dévouent à une vie vagabonde , sans autre gîte que les bois ou les cavernes, sans autre subsistance que le pillage. Il obtint de cette troupe de Caffres des renseignemens plus précis sur le lieu de la côté où le vaisseau anglais avoit naufragé , et sur les moyens de s'y rendre. Il perdit alors l'espoir d'y parvenir qui l'avait animé si long-tems. D'abord, il y avait très-loin , il devait craindre de n'être pas de retour à Kool-Kraal au terme indiqué, et de n'y

plus retrouver ses gens ni ses effets; ensuite il fallait traverser une rivière large et profonde, qui n'était guéable en aucun endroit; en sorte qu'il aurait fallu la passer à la nage, abandonner les ballots, ou construire des radeaux ou des barques, ce qui aurait été trop long. Il fut donc forcé de renoncer à son entreprise et de retourner à Kool-Kraal, sans avoir pu rien faire pour adoucir le sort de ces infortunés.

Caroline. Ah! qu'il dut lui en coûter! je le plains presqu'autant qu'eux.

M. de Jonchère. Il y avait déjà près d'un mois qu'il avait quitté son camp lorsqu'il y arriva. Son aspect excita la plus vive joie. Depuis long-tems on le croyait massacré par les Caffres. Il y trouva quelques Gonaquois de la horde d'Haabas; ils n'avaient pas voulu s'éloigner avant son retour, ils ne pou-

valent se décider à partir avec cette cruelle incertitude de sa destinée, et ils étaient venus chaque jour charmer l'ennui, l'impatience de leurs voisins, et parler du voyageur. Vous jugez si M. le Vaillant fut sensible à ce trait d'attachement de leur part. Il vécut encore quelques jours au milieu d'eux, et se détermina enfin à retourner au Cap, puisqu'il ne pouvait plus avancer que dans un pays incendié, ravagé par la guerre ; mais il voulut prendre du moins une route différente de celle qu'il avait suivie, afin de voir encore des objets nouveaux.

Alphonse. Ah! mon papa, il va revenir, et le voyage finira bientôt.

M. de Jonchère. Mais il le faut bien ; cependant console-toi : il en a fait un autre dont nous parlerons après.

Alphonse. Ah! à la bonne heure, je reprends courage ; je me sentais une

grande répugnance à retourner si vite au Cap.

M. de Jonchère. Si vite! Sais-tu qu'il y a près d'un an que nous voyageons?

Caroline. Quoi! mon oncle, il y avait déjà un an qu'il était parti!

M. de Jonchère. Oui; il décampa de Koll-Kraal, le 4 décembre 1782; les cris, les sanglots des bons Gonaquois se firent entendre à son départ. M. le Vaillant lui-même ne put retenir ses larmes. C'était pour jamais qu'ils se séparaient.

Caroline. Ah! mon oncle, ah! mon Dieu, ces bonnes gens, comme j'aurais pleuré avec eux!

Alphonse. Mais tu ne t'en acquittes déjà pas mal.

M. de Jonchère. Eh! qui ne serait touché de la peine qu'ils éprouvaient, de celle qu'éprouvait M. le Vaillant lui

même, en laissant au loin, dans ces déserts, des amis si fidèles, des hommes si simples, mais si généreux, si sincères? Ils lui répétèrent plusieurs fois que, si la paix se rétablissait, ils quitteraient leur nouvelle demeure, non pour retourner à la première, mais pour venir habiter son enceinte, et terminer leurs jours à l'endroit où il l'avaient connu. Allons, Caroline, calme-toi; nous quittons des amis, il est vrai; mais songe à ceux que nous allons retrouver au Cap : le bon M. Slaber, le généreux M. Boers, qui nous attendent.

Caroline. Ah! il est vrai.

M. de Jonchère. Songe au moment de notre arrivée; après une si longue absence, avec quel plaisir nous les embrassons!

Caroline. Mais je ne veux pas les embrasser, mon oncle.

M. de Jonchère. Pardonne-moi, je te

le permets ; après seize mois de voyages dans l'intérieur de l'Afrique, je te le permets décidément.

Caroline. Mon oncle, vous voulez me faire rire, mais ne croyez pas que j'oublie jamais ces bons Gonaquois.

M. de Jonchère. Ne les oublie pas, mon enfant; mais ne tombe pas dans le défaut de bien des voyageurs et des philosophes. Charmés de quelques vertus qu'ils rencontrent chez les sauvages, ils se passionnent si bien pour eux, qu'il semblerait, à les entendre, qu'il n'y a plus de bonne foi, d'humanité et de bonheur qu'au milieu des bois. Pour moi, l'expérience et l'observation m'ont convaincu qu'on peut voir dans tous les pays, chez tous les peuples, de grands traits de férocité à côté des plus beaux traits de grandeur d'âme; ainsi M. le Vaillant fut tantôt trahi, tantôt protégé par les Hottentots; et parmi tous les

vices qui pouvaient inonder la colonie, comme tous les pays policés, il trouva plus d'un bienfaiteur.

Il traversa plusieurs kraals, couverts d'ossemens et de débris. Il en fut dédommagé par son entrée dans une plaine couverte de mimosas en fleurs. Ils attiraient une multitude d'insectes et une multitude d'oiseaux qui venait à son tour pour les dévorer, il y fit une ample récolte pour sa collection. Il y recueillit entre autres un merle couleur d'orange, qui lui fut apporté par un de ses gens nommé Pit. Comme il avait l'air très consterné, M. le Vaillant l'interrogea ; il lui raconta que, tandis qu'il emportait l'oiseau, un autre l'avait poursuivi en lui répétant : *Pit me vrou*, *Pit me vrou*, ce qui, en hottentot, signifie : Pit, rends-moi ma femme. Il était persuadé que le ciel, irrité du meurtre qu'il avait commis, avait donné la p

role à l'oiseau pour lui reprocher la mort de sa femelle; il fallut que ses camarades, qui connaissaient cette espèce de merle, l'assurassent que son cri ordinaire était *Pit me vrou.*

THÉOPHILE. Ah! que c'est singulier! un merle couleur d'orange, j'espère que c'est assez beau!

M. DE JONCHÈRE. On vint, quelque tems après, lui annoncer la visite d'un blanc qui voyageait pour aller ramasser du sel dans un lac d'eau salée, situé à quelque distance. Il faisait partie de la colonie que M. le Vaillant avait visitée. Il lui jura n'avoir jamais mérité personnellement la haine des Caffres, mais enveloppé par eux dans la proscription générale, ils avaient attaqué son habitation et massacré son fils unique. Comme la chaleur devenait accablante, M. le Vaillant imagina de se reposer au milieu du jour, et de prolonger sa route

assez avant dans la nuit. Il s'aperçut bientôt de son imprudence. Dans une de ces marches nocturnes, un de ses Hottentots, qui escortait les bœufs de relais, fut emporté tout à coup par son cheval, suivi aussitôt des bœufs, et le tout ensemble vint tomber sur les charriots, cassa les timons et les harnais. Tous les animaux se mirent à mugir, à trembler. Ce désordre annonçait la présence d'un lion. Toutes les autres bêtes le sentent de très-loin et le redoutent excessivement. Alors on se mit sous les armes, on alluma des feux en divers endroits, et, à leur clarté, on distingua en effet sur un tertre deux lions énormes, qui examinaient à leur tour les voyageurs. On leur tira plusieurs coups de fusil qui ne les tuèrent point mais qui les firent disparaître. On fit la garde jusqu'au jour, et l'on renonça dès lors à cette manière de voyager. Les

pays que M. le Vaillant traversait ne lui offraient plus les aspects de l'Anteniquoi ni de la Caffrerie; c'étaient des montagnes, des rochers arides, ce qui diminuait les regrets que pouvait lui causer la fin de son voyage. Il arriva enfin dans une habitation occupée par des noirs libres, où il mangea du pain pour la première fois depuis un an.

CAROLINE. Comment! mon oncle, il vivait sans pain?

M. DE JONCHÈRE. Sans doute. Comment aurait-il fait du pain dans ses voyages? Il n'avait ni blé, ni four, ni boulanger. Il n'en avait mangé, depuis son départ du Cap, que lorsqu'il avait séjourné au poste.

CAROLINE. Ah! que cela me dégoûterait, manger sans pain!

M. DE JONCHÈRE. D'abord, les Hollandais ont la très-mauvaise habitude d'en manger fort peu, et M. le Vaillant,

élevé parmi eux, n'en faisait pas vraisemblablement une très-grande consommation. Mais, au reste, il n'y a que les Européens qui en connaissent l'usage; partout ailleurs on y supplée par du riz, de l'orge, du maïs ou des racines. Je vous ai déjà parlé plusieurs fois de la quantité de racines succulentes que M. le Vaillant trouvait sur sa route, il en mangeait en guise de pain.

En approchant de la colonie, il retrouva des aspects agréables. Ce n'étaient pas ces grandes vues sauvages et imposantes qui l'avaient enthousiasmé au milieu des déserts; mais celles-ci lui rappelaient ses premières habitudes et rouvraient son cœur à des sentimens qu'il n'avait pas éprouvés depuis longtems. Les habitations étaient alors fort rapprochées, il ne s'arrêtait nulle part; mais partout on accourait sur son passage, on l'examinait avec curiosité, avec

intérêt. Il se dirigea vers la baie de Saldanha ; il voulait revoir le digne M. Slaber en passant. Il parut tout à coup au milieu de cette sensible famille. Vous jugez la surprise et la joie qu'il y causa. Ce fut là qu'il fit le sacrifice de sa longue barbe qui faisait peur aux dames, et qu'il reprit le vrai costume et les manières d'un Européen. Il dépêcha Klaas vers M. Boers pour lui donner avis de son arrivée, et le lendemain il partit lui-même pour l'aller joindre. Mais auparavant il congédia ses Hottentots ; il combla de bienfaits ceux qui lui avaient été fidèles ; il traita avec générosité ceux mêmes dont il avait eu à se plaindre ; enfin, le 28 mars 1783 il revit le cap de Bonne-Espérance, c'est-à-dire seize mois environ après l'avoir quitté. Je vous laisse à penser avec quel attendrissement il embrassa M. Boers. Klaas, devenu riche par les récompenses dont il fut accablé

se retira dans son kraal, situé à peu de distance du Cap ; en sorte qu'il vint souvent revoir son maître et causer avec lui du nouveau voyage qu'il projetait déjà, et dans lequel Klaas voulait l'accompagner pour le défendre encore au péril de sa vie.

CAROLINE. Ah! mon oncle, il me semble que j'y suis ; je crois arriver, je crois retrouver ma chambre, mes amis....

M. DE JONCHÈRE. Nous arrivons en effet, mon enfant. Nous voici au vieux Château, et, plus heureux que tant d'autres, nous avons voyagé sans nous séparer.

CAROLINE. Mais, mon oncle, n'a-t-on rien su, depuis, des naufragés ?

M. DE JONCHÈRE. Pardonnez-moi, je vous en donnerai des nouvelles; mais, hélas! elles sont bien peu satisfaisantes. J'arrivai au Cap un mois environ après

le retour de M. le Vaillant : c'est alors que je l'ai connu. Un peu auparavant, quelques matelots du vaisseau naufragé avaient réussi à gagner la ville du Cap en suivant les bords de la mer. Sur leur rapport on s'était hâté d'envoyer des troupes pour arracher les restes de l'équipage à leurs bourreaux, mais on n'avait plus trouvé aucun de ces malheureux, ni hommes ni femmes. Les Caffres persistèrent à dire qu'ils s'étaient tous éloignés, soit qu'ils les eussent massacrés, soit qu'ils les eussent emmenés dans l'intérieur des terres. La seule trace qu'on retrouva de leur naufrage fut la croix de Saint-Louis d'un officier français que le chef de la horde portait sur son front. Si quelques-uns de ces infortunés ont tenté le voyage de Mosambique, ils auront succombé sur la route, car on n'en a plus entendu parler.

Caroline. Oh! mon oncle, que cel est douloureux!

Alphonse. Et leurs amis, soit en Europe, soit en Asie, qui auront appris ce affreux détails!

Théophile. Ah! nous n'avons ni naufrages, ni ennemis, à redouter au vieux Château.

Maman, dit Théophile, nous parlions encore ce matin du pauvre Jacquot. *Seigneur*, m'a dit Alphonse avec un air très-touchant en vérité :

Seigneur Jacquot est mort ; laissons en paix sa cendre.

Il m'a ajouté que ce vers a été fait au sujet de l'histoire d'OEdipe. Je lui sais très-bon gré de l'avoir appliqué à celle de Jacquot, mais j'aurais bien voulu qu'il me racontât ce que c'était qu'OEdipe. Il allait me satisfaire à cet égard lorsque l'heure de nos leçons est arrivée ; voudriez-vous permettre qu'il s'en acquittât dans ce moment ?

Mme DE JONCHÈRE. Bien volontiers, mon fils, mais c'est une histoire bien triste que toute cette histoire d'OEdipe.

Alphonse, il faut commencer par nous raconter la fondation de la ville de Thèbes.

Alphonse. Oui, maman. L'histoire nous apprend que Cadmus, fils d'Agénor, roi de Phénicie, vint fonder une colonie dans la Béotie. La fable ajoute qu'il y vint pour chercher sa sœur Europe, enlevée par Jupiter. Agénor lui avait défendu de revenir sans elle, et Cadmus n'ayant pu la trouver, n'osait retourner en Phénicie. Il consulta l'oracle sur ce qu'il avait à faire. L'oracle lui ordonna de bâtir une ville dans l'endroit où un bœuf le conduirait. Il suivit donc le premier bœuf qu'il rencontra. Il s'arrêta dans un pâturage. Les compagnons de Cadmus le quittèrent pour aller puiser de l'eau à une fontaine, où un dragon les dévora. Cadmus, inquiet de leur absence, fut les *chercher*, et ne retrouva plus que leurs *ossemens*. Il tua le monstre,

de retour dans la prairie, il ne revit plus le bœuf. Il comprit qu'il devait bâtir la ville dans cet endroit. Mais comment la bâtir sans secours? Minerve lui ordonna de semer les dents du dragon. Il obéit, et il en naquit des hommes qui aidèrent le prince à élever la ville de Thèbes. Les dieux lui donnèrent en mariage Harmonie fille de Mars. Cadmus fut père de Sémélé et d'Actéon. Instruit d'avance des malheurs qui devaient accabler ses enfans, il prit, ainsi que sa femme, un grand dégoût pour la vie, et les dieux les changèrent en serpens.

Après Cadmus, régna Amphion, qui acheva la ville de Thèbes. Il ne lui en coûta pas beaucoup pour cela; comme il manquait d'argent et d'ouvriers pour bâtir les murailles, il prit sa lyre et se mit à en jouer avec tant de perfection, que les pierres s'animèrent, se posèrent l[illegible]

unes sur les autres, et les murailles furent achevées.

Amphion épousa Niobé, sœur de Pélops. Elle fut mère de sept fils et de sept filles. Trop fière de sa fécondité, elle se moqua de Latone qui n'avait eu que deux enfans. La cruelle Latone s'en plaignit à eux; ils percèrent de leurs flèches tous les enfans de Niobé. L'infortunée versa tant de larmes qu'elle se dessécha et fut changée en rocher.

Caroline. Non, je ne connais pas d'histoires plus affreuses, plus révoltantes, que toutes ces histoires de Thèbes.

M.me de Jonchère. Il est vrai; les noms de Niobé et d'Œdipe me font toujours mal.

Théophile. Eh bien! maman, n'en parlons plus.

M.me de Jonchère. Pardonne-moi, mon enfant, il faut connaître toutes ces

fables, quoiqu'elles soient horribles et déchirantes.

Alphonse. Le trône passa à Laïus, Un oracle lui prédit que l'enfant dont sa femme Jocaste était grosse, lui donnerait la mort et épouserait sa mère. Laïus se décida à faire périr cet enfant. Il le remit, au moment de sa naissance, à un de ses confidens qui, n'ayant pas le courage de l'égorger, le porta sur le mont Cithéron et l'y pendit par les pieds. Un berger le trouva dans cette posture et fut le porter au roi de Corinthe qui, touché de compassion, l'éleva et le fit passer pour son fils. Devenu grand, OEdipe consulta l'oracle qui lui prédit, comme à Laïus, qu'il tuerait son père et épouserait sa mère. Saisi d'horreur, et se croyant fils du roi de la reine de Corinthe, il se décida à s'éloigner d'eux. En traversant le mont Cithéron, il vit venir à lui un vieillard, suivi seulement d'un esclave. Le

chemin était si étroit qu'il fallait qu'Œdipe ou le vieillard se détournât. Le respect dû à l'usage, aurait dû déterminer sur-le-champ Œdipe à laisser passer le vieillard, mais accoutumé à ceux qu'on lui rendait à Corinthe, il lui cria impérieusement de sortir de la route. Le vieillard n'en voulut rien faire. Œdipe se crut insulté ; il tira son glaive, se battit avec le vieillard et le tua. Il arriva quelque tems après à Thèbes, où il apprit que le roi Laïus avait été assassiné et que le sénat avait promis le trône et la main de Jocaste à celui qui délivrerait le pays du sphinx. C'était un monstre ailé moitié femme, moitié lion; il s'était établi sur le mont Cithéron, où il proposait des énigmes aux passans et dévorait tous ceux qui ne lui expliquaient pas. Personne encore n'avait pu deviner ces énigmes. Œdipe fut trouver le sphinx. Voici l'énigme que ce monstre lui proposa :

« Quel est l'animal qui a quatre pieds le matin, deux à midi et trois le soir ? » OEdipe répondit que c'était l'homme ; qui marche à quatre pattes dans son enfance, sur ses deux jambes dans la force de l'âge, et avec un bâton dans sa vieillesse.

THÉOPHILE. Oh! je ne l'aurais jamais deviné !

ALPHONSE. Pour le sphinx, furieux d'avoir été vaincu, il se précipita du haut d'un rocher et se cassa la tête. OEdipe épousa ainsi sa propre mère. Une peste épouvantable ravagea pendant vingt ans la Béotie, et l'oracle consulté déclara qu'il fallait punir le meurtrier de Laïus. OEdipe se donna bien des soins pour découvrir ce meurtrier ; enfin on retrouva l'esclave qui accompagnait le vieillard qu'il avait tué sur le mont Cithéron, on trouva aussi le berger qui l'avait recueilli et porté à Corinthe. Tout s'éclaircit, et

il se trouva qu'à force de précautions on avait accompli l'oracle.

Théophile. Quoi! le vieillard était Laïus?

Alphonse. Sans doute. Œdipe, saisi d'horreur et de désespoir, se trouva indigne de voir le jour et il s'arracha les yeux.

Théophile. Oh! le malheureux! et que lui arriva-t-il ensuite?

Alphonse. Sa douleur et son aveuglement le rendaient peu propre à bien gouverner. Il avait deux fils jumeaux, Etéocle et Polynice. Ces deux enfans s'étaient haïs dès le berceau; on disait même qu'ils s'étaient battus dans le sein de leur mère.

Théophile. Deux frères se haïr! est-il possible?

Alphonse passa un bras autour du cou de Théophile, et continua ainsi:

L'ambition réconcilia pour le moment ces méchans. Ils convinrent de chasser

leur père et de régner à sa pla... -
tivement, chacun une année. Ils firent révolter les Thébains contre OEdipe, qui sortit de la ville en maudissant ses fils dénaturés; mais il avait une fille, nommée Antigone, qui abandonna tout pour lui servir de guide et adoucir sa misère. Après son départ, Etéocle monta sur le trône, mais au bout de l'année, il refusa de le céder à son frère malgré leurs conventions, et il le chassa à son tour. Polynice parcourut la Grèce pour chercher des vengeurs. Il engagea six princes à embrasser sa querelle; c'étaient Adraste, petit-fils du roi de Corinthe, qui avait long-tems regardé Polynice comme son parent; Adraste était de la famille d'Eurysthée par son père, et prétendait succéder à ce prince; il s'était même emparé du royaume d'Argos, mais Pélops le dépossédа dans la suite. Capanée, gendre d'Adraste, qui ne croyait point aux dieux

et que Jupiter fit périr d'un coup de foudre ; Tydée, prince de Calydon, frère de Déjanire, laquelle n'existait plus à cette époque ; Parthenopée son neveu, fils de Méléagre et d'Atalante, et deux autres moins célèbres. On les surnomma les sept preux de la guerre de Thèbes. Preux signifie à peu près la même chose que héros OEdipe, conduit par sa fidèle Antigone, arriva au village de Colone près d'Athènes, où il implora le secours de Thésée, qui lui accorda un asyle ; mais il mourut peu après, et Antigone retourna à Thèbes pour consoler sa mère, que l'animosité de ses deux fils achevait de désespérer.

Théophile. Ils ne se réconcilièrent donc pas pour lui plaire ?

Alphonse. Mon dieu, non ; ils se défièrent même à un combat singulier. Tous deux dans ce combat se percèrent d'un coup mortel. On les mit ensemble sur un

